

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro double plurilingue contient des textes créés dans cinq classes valaisannes par des élèves de 12 à 15 ans autour du thème de « La tour » et de l'écrivain Rainer Maria Rilke. Il coûte :

10 CHF ou 10 Euros

nou-
velles
de
la
tour

Rilke dans les classes valaisannes

«La tour de Muzot a été pour Rilke un lieu pétri de nostalgie, mais aussi un refuge, tel que nous le cherchons tous. Mais les tours peuvent aussi, sur le plan architectural, symboliser l'orgueil, l'arrogance, le pouvoir, la résistance, ou être le signe de la puissance financière.»

Bei der Neukonzeption des Rilke-Festivals wollten wir zum einen den Fokus auf eine kohärente Themensetzung legen und zum anderen das Festival für ein breites Publikum öffnen und es dabei auch auf die Jugend ausrichten. Da sich eine Begegnung mit Literatur und Lyrik am nachhaltigsten ergibt, wenn man direkt an ihr teilhaben kann, wählten wir den Ansatz, mit diversen Schulen zusammenzuarbeiten. Wir traten also mit Richard Reich und Rolf Hermann in Kontakt, den Verantwortlichen des preisgekrönten Projekts *schulhausroman.ch*, die schon seit Jahren im Ober- und Unterwallis und schweizweit Schreibwerkstätten organisieren, bei denen Schülerinnen und Schüler aller Schulstufen unter Anleitung einer Schweizer Autorin oder eines Schweizer Autors Prosatexte, Gedichte oder gleich ganze Romane verfassen. Schnell waren interessierte Klassen gefunden, sodass ab Januar 2016 in Brig, Salgesch, Sierre und Montana Tinte zu fließen begann oder eifrig in die Tasten gehauen wurde.

Die diesjährige Ausgabe des Festivals befasst sich mit dem Thema „Turm“. Türme haben in Werk und Leben Rilkes eine grosse Bedeutung, zumal sich mit dem Turm von Muzot die lang herbeigesehnte Schreibstätte geradezu materialisiert. Hier hat Rilke seine letzten Lebensjahre verbracht und hier entstanden mit den *Duineser Elegien* und mit *Sonette an Orpheus* seine wichtigsten Werke.

Muzot war für Rilke ein Sehnsuchts- und Zufluchtsort, wie wir ihn wohl alle suchen. Doch Türme können als architektonische Zeichen ein Sinnbild für Hybris, Vermessenheit, Macht, Wehrhaftigkeit oder – mit Blick auf den Big Apple oder die arabischen Emirate – finanzielle Potenz sein. In der Schweiz bietet aktuell der Neubau von Türmen viel Diskussionsstoff: die Roche-Türme in Basel, der Prime Tower von Zürich, die Nadel von Vals oder der Fortbau des Turmensembles von Aminona oberhalb von Sierre seien als Beispiele genannt.

Uns interessierte aber, wie Schülerinnen und Schüler eine Turmsituation imaginieren, welches ihre Sehnsuchts- und Zufluchtsorte sind und wie sie auf das Werk von Rilke reagieren. Entstanden ist eine Vielzahl von Texten, welche die Schülerinnen und Schüler an einer Performance anlässlich des Rilke-Festivals präsentieren werden.

Es sind dies Kollektivarbeiten, Neuschöpfungen von Rilke-Gedichten, Briefe oder auch längere Prosatexte, aus welchen wir eine Auswahl getroffen haben und die allesamt den Eifer, das Feuer und die Schreiblust erkennen lassen, welche die Autorin Christine Pfammatter und die Autoren Nicolas Couchepin, Rolf Hermann und Richard Reich bei den Schülerinnen und Schülern entzündet haben.

Für die Programmkommission des Festival Rilke,
Alejandro Hagen und Daniel Maggetti

Lorsque nous avons conçu une nouvelle formule pour le Festival Rilke, nous avons voulu d'une part doter la manifestation d'une thématique centrale cohérente, et d'autre part ouvrir le festival

à un large public, y compris à la jeunesse. Étant donné qu'une rencontre avec la littérature et la poésie a le plus de chances d'aboutir et de se prolonger lorsqu'on les aborde par immersion, nous avons choisi de travailler en collaboration avec différents établissements scolaires. Nous sommes ainsi entrés en contact avec Richard Reich et Rolf Hermann, les responsables du projet – déjà primé – *schulhausroman.ch*; depuis des années, ils organisent des ateliers dans le Haut et le Bas-Valais, ainsi qu'à l'échelle suisse. Au cours de ces ateliers, des élèves de tous les niveaux de formation écrivent des récits en prose, des poèmes, voire même des romans entiers, sous la houlette d'un-e auteur-e suisse. Des classes intéressées ont été rapidement trouvées, de telle sorte que, à partir de janvier 2016, à Brigue, Salgesch, Sierre et Montana, l'encre a commencé à couler et les claviers des ordinateurs ont été fortement sollicités.

L'édition 2016 du festival a choisi comme thème «La tour». Les tours jouent un rôle important dans la biographie et dans l'œuvre de Rilke, jusqu'à ce que la tour de Muzot vienne matérialiser pour lui, après une longue attente, le lieu idéal pour écrire. À Muzot, Rilke a passé les dernières années de sa vie, et c'est là que sont nées deux de ses œuvres les plus importantes, les *Élégies de Duino* et les *Sonnets à Orphée*.

Muzot a été pour Rilke un lieu pétri de nostalgie, mais aussi un refuge, tel que nous le cherchons tous. Mais les tours peuvent aussi, sur le plan architectural, symboliser l'orgueil, l'arrogance, le pouvoir, la résistance, ou – songeons à la Big Apple ou aux Emirats arabes – être le signe de la puissance financière. En Suisse, chaque projet de construction de tour est un sujet de débat: en guise d'exemples, mentionnons les tours de Roche à Bâle, la Prime Tower de Zurich, «L'Aiguille» de Vals ou les tours d'Aminona au-dessus de Sierre.

Ce qui nous intéressait cependant, c'était de découvrir comment les élèves imagineraient l'atmosphère d'une tour qui serait pour eux un espace de nostalgie et de refuge, et comment ils réagiraient à l'œuvre de Rilke. Les ateliers ont permis l'éclosion d'un grand nombre de textes, que les élèves présenteront au cours d'une performance organisée pendant le Festival Rilke.

Nous proposons ci-après un choix de ces travaux collectifs, réécritures de poèmes de Rilke, lettres ou textes en prose plus étendus. L'ensemble reflète le sérieux, la fougue et le plaisir d'écrire que les écrivains Christine Pfammatter, Nicolas Couchepin, Rolf Hermann et Richard Reich ont su éveiller et nourrir chez les élèves dont ils ont accompagné les travaux.

Pour la commission artistique du Festival Rilke,
Alejandro Hagen et Daniel Maggetti

avec...

Christine Pfammatter ist in Leuk-Stadt aufgewachsen. Seit 15 Jahren lebt sie in Berlin und widmet sich dem Schreiben. “In der Anonymität der Grossstadt kann ich mich herrlich verbunkern und schreiben”, merkt sie augenzwinkernd an. Um gleich hinzuzufügen, dass sie inzwischen überall schreiben könnte. Sie veröffentlichte bereits drei Bücher mit den Titeln *Zu viel Sonne*, *Andere Namen* und *Schnee im März* beim Leipziger Literaturverlag. In ihren Büchern greift sie alltägliche, aber auch gesellschaftspolitische Themen auf.

Christine Pfammatter a grandi à Loèche. Elle vit depuis quinze ans à Berlin où elle se consacre à l'écriture. «Dans l'anonymat d'une grande ville, je peux facilement m'isoler écrire», fait-elle remarquer avec un clin d'œil. Elle rajoute de suite qu'elle pourrait écrire n'importe où. Elle a déjà publié trois livres: *Zu viel Sonne*, puis *Andere Namen* et *Schnee im März* aux Editions Leipziger. Dans ses œuvres, elle traite de la vie quotidienne, mais s'intéresse également aux questions d'ordre sociopolitique.

Richard Reich wurde 1961 in Erlenbach (BE) geboren und ist in Maur (ZH) aufgewachsen. Nach abgebrochenen Studien in Schauspiel und Geschichte in Wien und Zürich wurde Reich Sport- und Kulturjournalist. Er arbeitete bei der NZZ, *Facts* und dem *Tages-Anzeiger-Magazin*. Seit 2002 arbeitet er als freier Autor und Kolumnist. Er entwickelte das Projekt *Schulhausroman.ch*, das er auch leitet.

Richard Reich est né à Erlenbach (BE) et a grandi à Maur (ZH). Après avoir interrompu ses études de théâtre et d'histoire à Vienne et à Zurich, il a été journaliste sportif et culturel puis a travaillé pour la NZZ, *Facts* et le *Tages-Anzeiger-Magazin*. Chroniqueur et auteur indépendant depuis 2002, c'est lui qui a conçu et qui dirige le projet *Schulhausroman.ch*.

Rolf Hermann ist 1973 in Sierre geboren, in Susten bei Leuk aufgewachsen und lebt seit rund zehn Jahren in Biel. Er hat Anglistik und Germanistik in Bern und in Fribourg sowie in Iowa, USA, studiert. Hermann bewegt sich auf mehreren literarischen Feldern, schreibt Lyrik und in letzter Zeit auch lyrische Prosa wie auch Hörspiele und Theatertexte. Mit zwei Kollegen aus dem Berner Oberland und dem Oberrimental betreibt er ausserdem das Projekt Gebirgs-poeten. Für sein Schaffen ist er vielfach ausgezeichnet worden, unter anderem mit dem Literaturpreis des Kantons Bern (2015), dem Stipendium “Weiter-schreiben” der Stadt Bern (2014), dem Rilke-Anerkennungspreis für *Kurze Chronik einer Bruchlandung* (2012), dem Schreibstipendium des Kantons Bern in Paris (2011), dem Heinz-Weder-Anerkennungspreis für Lyrik (2011), dem Tübinger Stadtschreiberstipendium für Lyrik (2010) oder dem Kulturförderpreis des Kanton Wallis (2009).

Né en 1973 à Sierre, Rolf Hermann a grandi à Susten (près de Loèche, en Valais) et vit depuis une dizaine d'années à Bienne. Il a fait des études de langue et littérature allemande et anglaise à Berne, Fribourg et dans l'Iowa, aux Etats-Unis. Hermann est actif dans plusieurs domaines littéraires; d'abord connu comme poète, il compose aussi depuis quelque temps de la prose lyrique, ainsi que des pièces radiophoniques et de théâtre. Avec deux collègues de l'Oberland bernois et de l'Oberrimental, il mène également le projet Gebirgs-poeten («Poètes de montagne»). Il a reçu plusieurs distinctions pour son travail, comme le prix de littérature du canton de Berne (2015), la bourse «Weiter-schreiben» de la ville de Berne (2014), le prix de reconnaissance Rilke pour *Kurze Chronik einer Bruchlandung* (2012), la bourse d'écriture du canton de Berne à Paris (2011), le prix de reconnaissance pour la poésie Heinz Weder (2011), le Tübinger Stadtschreiberstipendium pour la poésie (2010) ou encore le prix d'encouragement culturel du canton du Valais (2009).

Né en 1960 et d'origine valaisanne, **Nicolas Couchepin** vit à Cormérod (FR). Il a déjà publié quatre romans: *Grefferic* en 1996 (Prix Hermann Ganz), *Le Sel* en 2000 (prix des auditeurs de la RTS), *La Théorie du papillon* en 2008 et *Les Mensch* en 2013 (au Seuil). Il est également l'auteur de plusieurs pièces de théâtre et d'un essai, *Des mots cloués dans la gorge* (2002), consacré à des témoignages de délinquants mineurs.

Nicolas Couchepin, Jahrgang 1960, stammt ursprünglich aus dem Wallis und wohnt heute in Cormérod (FR). Er hat bereits vier Romane veröffentlicht, im Jahr 1996 *Grefferic*, für den er den Hermann-Ganz-Preis erhalten hat, im Jahr 2000 *Le Sel*, der ihm den Prix des auditeurs de la RTS einbrachte, 2008 *La Théorie du papillon* und 2013 *Les Mensch*. Daneben hat er auch mehrere Theaterstücke verfasst und einen Essay, *Des mots cloués dans la gorge*, mit Aussagen von jugendlichen Straftätern geschrieben (2002).

Montana

«J'ai proposé aux élèves de créer des personnages qui leur ressembleraient, et de les amener à interagir entre eux (ce qui induisait une interaction entre les élèves) dans un moment particulier (par exemple vendredi soir 16 juillet à 23 heures), sachant que le monde tel qu'on le connaît avait été entièrement bouleversé par un événement majeur. Il s'agissait donc, non pas de raconter la catastrophe, mais d'inventer de "petites histoires" quotidiennes de gens qui s'adaptent et continuent de vivre, dans la "grande" histoire. J'avais préalablement fait une sélection de citations tirées de l'œuvre de Rilke (essentiellement les *Lettres à un jeune poète*, mais aussi des poèmes), des phrases qui me paraissaient actuelles, et dont je pensais qu'elles pouvaient "parler" aux jeunes écrivains en herbe des deux ateliers. Je leur ai demandé de choisir une citation et d'inventer leur histoire en fonction de cette dernière, éventuellement de la mettre en exergue de leur histoire et de leur personnage.»

Nicolas Couchepin, auteur

>>

Cycle d'orientation de Montana
Classes d'Emmanuelle Praplan
et de Johanna Bagnoud
Auteur invité : Nicolas Couchepin
Avril 2016

Rilke sur Mars

[Rilke] Pour l'instant, vivez les questions. Peut-être, un jour lointain, entrerez-vous ainsi, peu à peu, sans l'avoir remarqué, à l'intérieur de la réponse.

[David]

C'est un lundi de mars, ce jour est un jour très sombre.

Il est 6h32 quand je quitte la maison pour aller à la boulangerie. Quand j'arrive, je suis étonné, car tous mes collègues sont déprimés. J'apprends qu'une centrale nucléaire a explosé et qu'il faut porter des masques contre les radiations. Mon chef qui s'appelle Jean-Michel m'annonce qu'il faut envoyer une fusée sur Mars, c'est le seul moyen de sauver la terre, et qu'il faut un volontaire boulanger pour faire du pain dans la fusée. J'accepte cette mission, mais j'ai le droit de prendre un camarade avec moi. Il est 7h04 quand je vois Eddy Malou, un ami d'enfance en qui j'ai entièrement confiance. J'engage la conversation avec lui et je lui explique la situation. Je lui propose de venir sur Mars avec moi et il répond : «Mais oui, je viens, c'est clair.» Le patron me dit que je peux rentrer chez moi pour me reposer pour le voyage qui sera le demain à 9h. Sur le chemin de la maison, j'aperçois des licornes et je me dis que ça doit être la radioactivité qui a fait muter des animaux, ou même des personnes, en licornes. Quand je rentre chez moi, j'annonce à mon fils l'aventure que je vais vivre avec Eddy Malou, il est très triste. Je prépare ma valise avec beaucoup de vêtements, car je suis très coquet. Je fais mes adieux à mon fils bien-aimé. Je prends la voiture pour aller chercher Eddy. Pendant le chemin, j'aperçois que le ciel est devenu gris à cause de l'explosion. Je vois au loin Eddy, je passe le prendre, il est tout ému de quitter ses tulipes. Maintenant, direction la NASA située à trois cent septante-trois kilomètres d'ici,

dans le désert. Le voyage me paraît interminable. Après plusieurs heures de voyage, nous arrivons enfin à destination. Impatients, nous rentrons dans la NASA. Nous nous sentons comme si nous étions des héros. Un officier nous prend en charge et nous donne une combinaison ultra-moderne. Une séance de dix minutes commence sur les procédures de sécurité. Il est 8h41 quand on entre dans la fusée intersidérale, elle est équipée de tout pour faire du pain en abondance, farine, levure, beaucoup d'eau. Une seule chose est sûre, c'est que nous ne mourrons pas de faim. Un officier de bord nous indique nos couchettes. Elles sont très bien équipées, je ne m'attendais pas à ce luxe. Un petit salon est même à notre disposition. Dans cette pièce, nous rencontrons les deux membres d'équipage qui feront le voyage avec nous, ils ont l'air bien sympathiques.

[Rilke] Vous êtes si jeune, en quelque sorte avant tout début, et je voudrais, aussi bien que je le puis, vous prier d'être patient à l'égard de tout ce qui dans votre cœur est encore irrésolu, et de tenter d'aimer LES QUESTIONS ELLES-MÊMES comme des pièces closes et comme des livres écrits dans une langue étrangère. Ne cherchez pas pour l'instant des réponses, qui ne sauraient vous être données, car vous ne seriez pas en mesure de les vivre. Or il s'agit précisément de tout vivre. VIVEZ maintenant les questions. Peut-être vivrez-vous par la suite et petit à petit, sans vous en apercevoir, en ayant, un jour lointain, pénétré au sein des réponses.

[Dimitri]

«Aujourd'hui, je vais bien.» Je ne sais pourquoi, c'est la première phrase que j'ai eue à l'esprit. Ce matin, mon estomac ne me fait pas

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

gaz sera bientôt terminée. Après avoir fini de souper, je vais dans mon lit et je m'endors sans même avoir eu le temps d'éteindre la lumière.

Le lendemain, je me réveille en ayant fait un magnifique rêve. Dans mon rêve, j'ai trouvé une solution et inventé une matière qui empêche les radiations de vous atteindre. Et les scientifiques sont en train de réfléchir à créer une bâche anti-radiations de cette matière pour protéger les cultures, ce qui faciliterait la culture des denrées alimentaires. Peut-être que je reverrai mon amie, finalement?

[Marie]

Je commence à déprimer... Vraiment... Tous mes amis les plus chers sont partis pour Mars. Mais je sais que je peux compter sur ma meilleure amie: Elodie. Nous avons un superpouvoir: la télépathie. Nous parlons toutes les nuits. Je la rassure et elle fait de même pour moi. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle.

Chaque nuit, je pense à cette même phrase que j'ai lue dans un livre: «Pourquoi est-ce bien que je me persécute moi-même avec cette question: d'où vient tout cela, où va tout cela? – Je sais bien que je suis évolution et que je désire au fond aller de l'avant. Si certains de mes états me semblent maladifs, je me dis que la maladie est pour l'organisme un moyen de chasser ce qui lui est contraire. Il faut donc aider cette maladie à suivre son cours.»

Puisque le soleil n'est plus là et que l'air ne peut plus être respiré, j'ai hésité moi aussi à partir pour Mars. Mais d'un côté, je voulais rester, car les chevaux deviennent des licornes, et les licornes c'est trop stylé.

Ma meilleure amie, Elodie, organise une fête pour sa tante Gastro (je suis invitée avec d'autres amies).

La grande surprise pour tante Gasparine est qu'on va faire un lâcher de ballons dans la nuit.

Le problème est que les ballons se sont accrochés à la maison. Pendant que tante Gastro regardait les étoiles, la maison a commencé à s'envoler. Nous crions pour que tata se retourne. Nous sautons vite dans la maison (Elodie, Marion, Gastro et tous les invités).

Le père de Marion avait fait des études de pilote, donc nous lui déléguons les «voiles» de la maison. Une dizaine de minutes plus tard, une planète d'un rouge éclatant. Lorsque nous nous sommes approchés, je me suis exclamée:

- Oh! Regardez la banderole! Il y a écrit «Bienvenue sur Mars»!
 - Mais où on est là? se demande Jean-Louis.
 - On dirait qu'on a décollé pour Mars! l'informe une invitée.
- Alors finalement, on va y aller, nous aussi, sur Mars...

Notre chien saute contre Jilou, la porte s'ouvre et il tombe dans l'éternel espace pour toujours. Gastro dit: «Dommage... Mais ça nous fera plus de chips...»

[...]

Chaque seconde est peut-être la dernière

[Rilke] Votre regard est tourné vers le dehors; c'est cela surtout que maintenant vous ne devez plus faire. Personne ne peut vous apporter conseil ou aide, personne. Il n'est qu'un seul chemin. Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire: examinez s'il pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous à vous-même: mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire?

Ceci surtout: demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit: «Suis-je vraiment contraint d'écrire?» Creusez en vous-même vers la plus profonde réponse. Si cette réponse est affirmative, si vous pouvez faire front à une aussi grave question par un fort et simple: «Je dois», alors construisez votre vie selon cette nécessité. Votre vie, jusque dans son heure la plus indifférente, la plus vide, doit devenir signe et témoin d'une telle poussée. Alors, approchez de la nature. Essayez de dire, comme si vous étiez le premier homme, ce que vous voyez, ce que vous vivez, aimez, perdez.

[Kiara]

Il y a dix ans, jour pour jour, la terre a été ravagée par un tsunami. Peu de familles ont survécu, et je ne sais par quel miracle, la mienne en fait partie. Quelques-unes de mes amies sont également en vie. Marine et Morgane n'ont pas été touchées par cette catastrophe. Chaque année, après cet incident, deux parents ont le droit de retourner dans le passé

pour tenter de sauver le plus de monde possible, et chaque année, les parents échouent et il y a exactement le même nombre de personnes mortes et de personnes vivantes.

Cette année, c'est à mes parents de remonter le temps. Vers 7h, ils se sont évanouis. Pendant leur inconscience, ils vont tenter de sauver le monde.

Deux heures plus tard, ils reprennent gentiment conscience. Quand ma mère est totalement éveillée, elle court vers moi et me prend dans ses bras:

- Oh mon dieu, ma chérie! Tu es toujours en vie.
- Maman! Il ne s'est écoulé que deux heures, dis-je en soupirant.
- Je sais, je sais, mais avec cette instabilité du temps et du monde, j'ai toujours peur de te laisser seule.
- Enfin bref, vous avez réussi?
- Non, dit ma mère un peu gênée.
- Et tout ça, c'est de ta faute, s'écrie mon père en colère.

Ma mère répond qu'elle n'est pas la seule fautive, et comme d'habitude, une dispute éclate. Ils crient tellement fort, que même avec la musique à fond, j'entends les assiettes qui se brisent et leurs insultes qui me déchirent le cœur. Je lis pour tenter de me distraire, mais rien

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

n'y fait. Leurs hurlements prennent toujours le dessus. Sous le coup de la colère, je prépare mon sac, appelle Marine et lui demande de m'héberger quelque temps. Elle veut savoir ce qui se passe, je lui dis que je lui expliquerai plus tard.

Je sors discrètement de chez moi, et mes parents, trop occupés à s'insulter, ne me remarquent même pas. Je débarque dans la rue et le vent me fouette le visage. Je marche rapidement.

Soudain, je sens qu'on m'attrape le bras. Oh non! Si c'étaient les terribles opposants politiques? Heureusement que je pratique les sports de combat. Je me débats, j'arrive à les mettre à terre, je vérifie qu'ils ne bougent plus, et je cours. Il faut rester sur ses gardes tout le temps, dans ce monde nouveau. Est-ce un monde plus beau, nul ne le sait. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas réellement envie de me faire frapper, ou pire.

*Car le beau n'est que le commencement du terrible,
Ce que tout juste nous pouvons supporter
Et nous l'admirons tant parce qu'il dédaigne de nous détruire.
Tout ange est terrible.*

Est-ce que le «beau» signifie la possibilité de changer le monde? Est-ce que le «terrible» est la dispute qui suit la défaite? Je continue de marcher avec cette phrase en tête.

[Rilke] Fuyez les grands sujets pour ceux que votre quotidien vous offre. Dites vos tristesses et vos désirs, les pensées qui vous viennent, votre foi en une beauté. Dites tout cela avec une sincérité intime, tranquille et humble. Utilisez pour vous exprimer les choses qui vous entourent, les images de vos songes, les objets de vos souvenirs.

[Adrien]

Comme tous les matins Florian, un jeune homme, se rend à la ferme de son oncle, Jacques, pour aller nourrir ses animaux. Il s'y rend tous les jours avec sa chaise roulante, car il s'est cassé les deux jambes. Chaque matin, c'est un défi pour lui de passer les flaques de boue et d'éviter tous les cailloux pour ne pas tomber en avant. Après un kilomètre, cela s'arrange, car son ami Luc le rejoint et pousse la chaise. Mais ce matin, son copain ne vient pas.

Florian commence à se poser des questions. Peut-être a-t-il perdu un morceau de temps, et il ne s'en serait pas aperçu – ou se serait-il fait attaquer par des opposants politiques? Après dix minutes d'attente, il décide de faire les deux derniers kilomètres par ses propres moyens. A mi-parcours, il voit son ami à la démarche, feutrée, aux pas souples et fort, il tourne en rond dans un cercle étroit, c'est comme une danse de forces autour d'un centre où se tient engourdie une volonté puissante. Florian demande à Luc :

- Tu vas bien?
- Non.
- Il y a un problème?
- Oui.
- Lequel?
- Mon père s'est fait agresser dans la rue par des opposants politiques. Maintenant, il est à la maison vu que les hôpitaux sont fermés. Je n'ai qu'une idée en tête, me venger d'eux. Mais comment? Je suis un simple garçon sans arme pour me battre.

– Ah cette fois, c'est dans ta famille. Le monde est fou, ce monde nouveau va nous broyer tous. Allez viens, nous allons être en retard à la ferme.

Quand les deux amis arrivent à la ferme, Luc raconte la mésaventure de son père à Jacques. Jacques lui dit la même chose que Florian. Que dire d'autre? Mais en plus, il lui donne un élixir de sa fabrication qui devrait aider son père à se soigner.

Puis ils se mettent au travail. Il faut nourrir les gens, on ne peut pas s'arrêter pour pleurer. Une heure plus tard, Luc a déjà retrouvé le sourire.

[Rilke] Et si nous revenons à la solitude, il nous devient de plus en plus clair qu'elle n'est pas une chose qu'il nous est loisible de prendre ou de laisser. Nous sommes solitude. Nous pouvons, il est vrai, nous donner le change et faire comme si cela n'était pas. Mais c'est tout.

[Charlotte, Mélanie, Taïs, Sydney]

Je viens d'arriver à l'aéroport de Bruxelles. C'est tout près de chez moi.

A la douane, je sors mon billet d'avion et je le montre au policier. Il vérifie tout et me laisse passer. Je suis en avance. Dans ce Nouveau Monde, avec les distorsions de temps, on ne sait jamais. Je me dirige vers le café où nous avons rendez-vous. Soudain je vois Jennifer, elle me saute dans les bras. On a rendez-vous toutes les quatre pour nous rendre en Suisse. Jennifer et moi, on s'assied et on discute de tout et de rien en attendant les autres. Kailee et Aria n'arrivent toujours pas. Je téléphone à Kailee en lui disant de se dépêcher, car l'avion pour la Suisse s'envole dans vingt minutes. Elle, elle est tout le temps en retard, jamais ponctuelle, c'était déjà comme ça avant la catastrophe, c'est sûrement à cause de sa célébrité. Jennifer et moi nous dirigeons déjà vers la porte d'embarcation. Nous avons peur que les filles n'arrivent pas à temps. Je vois enfin Kailee arriver. Elle est suivie par plusieurs paparazzis, comme d'hab. Nous courons vers elle. Cela faisait tellement longtemps que nous ne l'avions plus vue! Elle nous avait beaucoup manqué.

Pour une fois, ce n'était pas elle la dernière. Et tout d'un coup, nous avons aperçu Aria. Elle non plus n'avait pas changé. Toujours cette ressemblance avec Ariana Grande. Nous sommes enfin toutes réunies.

Jennifer dit avec ironie à Kailee : «Oh, ma petite rockstar toujours aussi talentueuse, avec tes petites bottines en cuir noires!»

Kailee : «Ah, ma grande Jennifer, toujours sans emploi? Si tu veux, je t'engage pour les cirer, mes bottines!»

Moi je dis : «Hahaha toujours une pour rattraper l'autre!»

Aria, la sérieuse, dit : «Assez de bavardages, entrons dans l'avion.»

Le voyage dure quarante-cinq minutes. Kailee ne fait que se plaindre, comme d'hab, l'hygiène de l'avion n'est pas à la hauteur. Aria nous raconte toute sa vie, c'est tellement passionnant qu'on s'endort toutes les trois.

Arrivées en Suisse, comme d'hab, c'est le chaos. Ici rien n'a été reconstruit après la grande catastrophe. Dans le hall de l'aéroport en ruine, on voit même un homme qui a l'air d'aller mal. Peut-être une attaque des opposants politiques? Jennifer qui a des notions médicales court vers lui pour l'aider. Elle lui fait du bouche-à-bouche. Elle le sauve. «Merci, merci», dit-il. «Toutes les choses qui font peur ne

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

sont au fond que des choses sans défense qui attendent que nous les secourions», dit Jennifer, et on sort de l'aéroport.

[Rilke] Aussi, ne devez-vous pas vous effrayer quand une tristesse se lève en vous, fût-elle une tristesse plus grande que toutes celles que vous avez vécues. Quand une inquiétude passe, comme ombre ou lumière de nuage, sur vos mains et sur votre faire, vous devez penser que quelque chose se fait en vous, que la vie ne vous a pas oublié, qu'elle vous tient dans sa main à elle et ne vous abandonnera pas.

[Laetitia]

Julie détestait les cours de géo. Heureusement, l'école n'existe plus depuis la grande catastrophe. Elle est bien contente. Tous les matins, elle se lève, prend un petit-déjeuner et va rendre visite à son frère qui a été gravement blessé pendant le tsunami qui a suivi la grande catastrophe. Aujourd'hui, c'est très dur de trouver un médecin, tous les hôpitaux ont été détruits, il ne reste plus que des médecins généralistes qui prescrivent des bonbons pour la gorge, parce qu'ils n'ont rien d'autre à offrir. Depuis des jours, Julie cherche «le» médecin qui sera capable de soigner son frère. Elle-même n'a rien eu lors du terrible événement. Elle ne s'est même pas rendu compte tout de suite de ce qui s'était passé.

Aujourd'hui, elle croit avoir trouvé un docteur qui pourrait soigner son frère. Au téléphone :

– Bonjour, docteur, je vous appelle pour mon frère. Il est gravement blessé et aucun médecin n'a réussi à le soigner.

– Il faudrait que je l'ausculte pour me rendre compte de la gravité de son état. Je voudrais juste savoir où vous habitez.

– Mais bien sûr ! J'habite en Suisse, à Randogne, un petit village en Valais.

– Oui, je connais très bien, il se trouve que j'habite à Sierre. Si vous voulez, je peux passer chez vous demain.

– Ce serait super, merci ! Alors à demain.

– Au revoir, à demain.

Julie est aux anges. Elle peut enfin annoncer une bonne nouvelle à son frère. C'est vrai que depuis la catastrophe, la vie n'a pas été rose. Leurs parents sont morts et ils n'ont aucune information sur leur famille qui vit en France. Elle part en courant chez son frère :

– Jack, Jack !

– Ouï, quoi ?

– J'ai enfin trouvé LE médecin qu'il te faut !

– C'est vrai !?!? Mais c'est génial ! Tu es géniale.

– Je sais. Et devine où il habite ?

– Qu'est-ce que j'en sais, comment je pourrais le savoir ?

– A Sierre, il habite à Sierre ! Et il vient demain, ici, pour toi !

– Non, c'est pas possible !

– Eh oui, peut-être que tout va s'arranger pour toi !

Le lendemain, Julie, tout excitée, s'est levée très tôt. Le médecin arrive à 8h :

– Bonjour docteur !

– Bonjour. Où est notre blessé ?

– Juste en bas.

– Très bien, allons le voir.

Silence. Long. Silence.

– Madame, je suis désolé, mais je ne vais pas pouvoir soigner votre frère. Ses blessures sont trop graves. C'est impossible. Il va mourir.

Julie pleure. Elle pense aux mots de Rilke : «Il faut savoir que les choses sont sans espoir. Et tout faire pour les changer.»

[Rilke]

Qui donc dans les ordres des anges

M'entendrait si je criais ? Et même si l'un d'eux soudain

Me prenait sur son cœur :

De son existence plus forte je périrais

[Anastasia, Fanny, Lucie]

Je ne sais pas où je suis, je suis à moitié réveillée, je ne me rends pas trop compte de ce qui se passe. Visiblement je suis à l'hôpital. Il y a quelqu'un dans cette chambre avec moi, comme je n'ai plus de force, je n'arrive pas à me lever pour voir qui c'est.

La fille a l'air endormie, mais soudain elle se réveille, avec tous ces appareils branchés autour d'elle et sur son corps. Je vois qu'elle commence à paniquer. Elle me fixe durant quelques instants. Puis elle me pose des questions :

– Pourquoi suis-je là, que s'est-il passé ?

– Les infirmières m'ont dit que tu avais fait une chute à cheval. Je ne sais pas exactement ce que tu as.

– OUFFF !!! Au moins je ne me suis pas fait attaquer par une meute de loups, ou pire, par des opposants politiques. On ne sait jamais, avec ce Nouveau Monde. Au fait, je m'appelle Zoé.

– Moi, Emilie.

Je vois la porte qui commence à s'ouvrir sous la poussée d'un nouveau lit.

Il y a une jeune fille allongée dessus. Ce visage me semble familier... Mais oui!!! C'est Vanessa! Je croyais qu'elle avait été perdue dans la grande catastrophe. Une infirmière débordée explique : «J'ai juste dû la déplacer, car l'hôpital est complet. Elle reste dans votre chambre, n'hésitez pas à m'appeler s'il y a quoi que ce soit.»

Lorsque l'infirmière est partie, Vanessa commence à parler :

– Emilie, est-ce bien toi ?

– Oui, c'est moi. Que t'est-il arrivé ?

– Je ne me souviens plus de rien, j'ai dû être attaquée par une bande de loups ou d'opposants politiques. (Montrant Zoé.) Qui est-ce ?

– C'est Zoé.

– Vous avez entendu les nouvelles atroces ? Il y a encore eu un tsunami, maintenant, tout est inondé. Il y a même une usine nucléaire qui a explosé et maintenant, il y a des distorsions de temps inexplicables et incompréhensibles.

– Mais qu'est-ce qu'on va faire ?

– Il faut partir d'ici, vite, et trouver un endroit où on pourra peut-être survivre.

Parfois se lève le rideau des pupilles sans bruit

Une image y pénètre,

Parcourt le silence tendu des membres

Et arrivant au cœur, s'évanouit.

«Peut-être que toutes les choses qui font peur ne sont au fond que des choses sans défense qui attendent que nous les secourions» (Rilke).

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

vu le tueur, mais on pense à des opposants politiques. L'arme du crime a été découverte. Il s'agit d'un pistolet 45.»

Je stoppe ma lecture. Après tout ce qui s'est passé, la catastrophe naturelle et maintenant l'instabilité politique, les distorsions du temps, et la mort de ce pauvre homme. En plus, André est le père d'Alyssonne, la fille que j'ai photographiée pour la couverture de son nouveau film. Cette fille toujours souriante et pleine d'énergie. Comment vivra-t-elle cette tragédie? D'ailleurs je me demande où elle est en ce moment. Je ne sais plus quoi penser, j'ai l'impression d'être dans un mauvais rêve. Vais-je me réveiller d'ici peu de temps? Est-ce que tout cela n'est rien d'autre qu'une hallucination collective? Ou le fruit de mon imagination? Ces questions ne valent même plus la peine d'être posées puisque c'est ce que je vis : le présent est malheureusement bel et bien réel.

Alors que j'attends l'avion qui doit me mener au Québec, j'ai la mauvaise surprise de voir arriver à l'aéroport deux policiers qui me demandent de les suivre. Je suis accusée d'avoir tué le père d'une célèbre actrice, quelqu'un d'important dans la politique. On m'emmène au centre de police de Sierre pour que je m'explique avec sa fille. Tout va très vite et j'ai du mal à comprendre ce qui m'arrive. Au commissariat, on me fait assoir et on m'explique que la fille du politicien ne va pas tarder. Je suis en panique!

Peut-être que toutes les choses qui font peur ne sont au fond que des choses sans défense qui attendent que nous les secourions.

Je suis dans les nuages quand un policier arrive pour m'informer que le train de l'actrice aura du retard. Je suis soulagée, mais au fond toujours très inquiète.

On me fait entrer dans une salle de visite.

Comment continuer? Avec tout ce qui arrive... Voilà les seules pensées qui tournent dans ma tête depuis la mort de mon père, la perte de ma fortune colossale, tous les films à tourner, le stress du plateau...

– Alyssonne! Arrête de rêver devant ta glace... On doit se dépêcher... On va encore être en retard!

– Je sais... mais tu sais, ce n'est pas facile depuis...

Et c'est reparti, je refonds en larmes...

Biiii biiii biiii.

Encore ce fichu téléphone, sûrement pour que je retourne sur le plateau.

Je le prends dans mes mains avec une lenteur infinie.

Oh! Je ne peux m'empêcher de crier devant ce message, c'est un cri de soulagement, mais aussi de tristesse. Je me lève violemment de mon siège, regarde droit dans les yeux ma meilleure amie et lui dis :

– Ils ont retrouvé le meurtrier de mon père, c'est une femme, elle est avec la police à Sierre! Je pars tous de suite pour Sierre!

Avant même qu'elle me réponde, je cours vers la gare, un sentiment de soulagement dans le cœur. J'achète un billet de train, je trouve mon siège et m'assieds.

Je prends le magazine qui se trouve dans mon sac, puis je le range : je n'ai pas envie de voir de ridicules publicités sur des crèmes miracles qui ne marchent pas. Je me laisse bercer par mes souvenirs, mes meilleurs souvenirs de mon père ; je repense à lui quand j'étais petite, puis à mon adolescence juste après la grande catastrophe. Il me rassurait toujours. Lui qui adorait Rilke, il me disait toujours : *Etre aimé, c'est se*

consommer dans la flamme. Aimer, c'est luire d'une lumière inépuisable. Etre aimé, c'est passer; aimer c'est durer.

Une larme roule sur ma joue, je ne l'essuie pas.

Enfin le train s'arrête, je descends.

Le commissariat est devant moi. J'entre dans le bâtiment. Elle est assise tranquillement, elle ne ressemble pas à l'idée que je me faisais d'une tueuse. En fait, elle a l'air gentille, trop gentille.

Je commence par prendre la parole :

– Bonjour.

– Bonjour.

– Alors vous avez tué mon père?

– Bien sûr que non, comment aurais-je pu faire une chose pareille!

C'est une erreur.

– Justement, c'est ce que je me demande?

– Votre père dirigeait notre pays, il le faisait très bien! Pourquoi j'aurais voulu mettre fin à ses jours?

– Je ne sais pas, peut-être pour prendre sa place!

Tout à coup, elle s'énerve comme une furie et se met à hurler.

Là, je ne sais plus que penser, j'ai envie de sauter au visage de cette femme pour lui arracher les yeux.

Les gardes la ramènent dans sa cellule.

Quant à moi, je sors du commissariat en larmes. Trop de souvenirs, ma tête brûle, je me sens tomber comme une météorite, la vie dans ce Nouveau Monde est lourde, trop lourde à supporter.

Ça tourne, ça tourne et plus rien ne s'arrête. Je vois un escalier, monter, monter encore, je suis sur le toit maintenant. Faire cesser les souvenirs, la ronde infernale du temps qui se tord sur lui-même comme un serpent, remettre les horloges à zéro. TOMBER, voilà la solution. Rejoindre mon père là-haut. C'est drôle, je dois descendre pour pouvoir monter...

TOMBER. Ça y est, je vole, l'air s'engouffre dans mes habits, je vole, je vole.

Puis le noir.

Le lendemain les policiers me donnent un journal: Alyssonne est morte! Selon les policiers, si j'avais tué le politicien, j'aurais aussi tué sa fille. Or, ce n'est pas le cas, vu que j'ai passé ma nuit en cellule. Les policiers pensent qu'Alyssonne a été tuée par le même malade que son père. Ils décident donc de me relâcher. Je suis tellement heureuse! Quand je sors du commissariat, je regarde ce bâtiment gris. Je sais que je ne suis pas la première à y être entrée et pas la dernière à en sortir

Je repars heureuse, mais triste pour la mort d'Alyssonne.

[Rilke] Aussi, cher ami, ne devez-vous pas vous effrayer quand une tristesse se lève en vous, fût-elle une tristesse plus grande que toutes celles que vous avez vécues. Quand une inquiétude passe, comme ombre ou lumière de nuage, sur vos mains et sur votre faire, vous devez penser que quelque chose se fait en vous, que la vie ne vous a pas oublié, qu'elle vous tient dans sa main à elle et ne vous abandonnera pas. Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie souffrances, inquiétudes, pesantes mélancolies, dont vous ignorez l'œuvre en vous? Pourquoi vous persécuter vous-même avec cette question: D'où vient tout cela, où va tout cela? Vous savez bien que vous êtes évolution et que vous ne désirez rien tant vous-même que de vous transformer. Si certains de vos états vous semblent maladiés, dites-vous bien que la maladie est pour l'organisme un moyen de chasser ce qui lui est contraire. Il faut donc aider cette maladie à suivre son cours.

Möglichkeit 11

Vervollständige das untenstehende Gedichtfragment.

Auf jedem Strich ist ein Wort zu schreiben.

Da ____ Baum. O ____ Übersteigung!
O Orpheus ____ singt! O ____ Baum ____ Ohr!
Und ____ Doch ____ Verschweigung
ging neuer ____, ____ Wandlung vor.

Tiere ____ Stille ____ aus ____ klaren
gelösten Wald ____ Genist;
und ____, daß ____ List
und ____ Angst ____ leise waren

sondern ____ Hören. ____, Schrei, Geröhr
schien ____ Herzen. Und ____ eben
kaum ____ Hütte ____, dies ____ empfangen,

ein Unterschlupf ____ Verlangen
mit ____ Zugang, ____ beben, –
da ____ Tempel ____ Gehör.

Da steht ein Baum. O die Übersteigung!
O Orpheus da singt! O du Baum ohne Ohr!
Und ohne Nase. Doch da oben unter Verschweigung
ging neuerdings, eine unvorstellbare Wandlung vor.

Tiere mit Stille sind aus dem klaren
gelösten Wald gekommen um das Genist;
und als alle sahen, dass da oben der List
und alle hatten Angst doch nicht deswegen leise waren,

sondern das Hören. Tanz, Schrei, Geröhr
schien ihnen in den Herzen. Und hat eben
kaum die Hütte verlassen, dies wird empfangen,

ein Unterschlupf ist ein Verlangen
mit viel Zugang, und viel beben, –
da oben der riesige Tempel des Gehörs.

Jennifer

Sierre

>>

Orientierungsschule Goubing, Siders/Sierre

Eingeladener Autor: Rolf Hermann

Februar 2016



Da där faszierende Böim. O dische Überstiegig!
 O Oprheus welchär singt! O riesiger Böim gschlossus Ohr!
 Und dieschä Lärm. Doch dische schöni grossi Verschwiegig
 isch neuia Stöib gigangu, durch där Wandlig vor.

Tieri, Pflanzä, Stilli, die üs dum klaru
 glöstu Wald hervorhäbt wiä en Gnist;
 und discher unheimlichä Lärm, dass chlei die versüächunde isch
 und euü die Angscht, will die Menschä liesig sind gsi,

sonder das kHerunt. Gebriell, Ghör
 schiänt wiä kratzu üs dum Herzu. Und dische ebu
 küm d Hütto betretut dischus barmhärzig empfangut,

en Unerschlupf mit grossu Verlangu
 mit kleinum Züägung, die Bätä bebunt, –
 da dischär merkwirdig Inidanertempel chleistvoller Ghör.

Lama

Da der fantastische Baum. O diese Übersteigung!
 O Orpheus, welcher singt! O würdiger Baum! O offenes Ohr!
 Und welche Stille. Doch du, welcher voller Verschweigung
 gingst. Neuer Wind trat aus dieser Wandlung hervor.

Tiere, Blätter, Stille, die aus dem klaren
 gelösten Wald klingen, wie ein Genist;
 und diese unheimliche Ruhe, gross die versuchende List;
 und auch die Angst, da alle so leise waren.

Abgesondert das Hören. Gebrüll, Geschrei, Geröhr.
 Es schien, wie's platzte aus dem Herzen. Und eben
 kaum die Hütte betreten, dies herzlich empfangen,

ein Unterschlupf mit vollem Verlangen,
 mit geheimem Zugang. Die Wände beben:
 Der mysteriöse Kaiserstempel voller Gehör.

Samira

[Original]

**Da stieg ein Baum. O reine Übersteigung!
 O Orpheus singt! O hoher Baum im Ohr!
 Und alles schwieg. Doch selbst in der Verschweigung
 ging neuer Anfang, Wink und Wandlung vor.**

**Tiere aus Stille drangen aus dem klaren
 gelösten Wald von Lager und Genist;
 und da ergab sich, daß sie nicht aus List
 und nicht aus Angst in sich so leise waren,**

**sondern aus Hören. Brüllen, Schrei, Geröhr
 schien klein in ihren Herzen. Und wo eben
 kaum eine Hütte war, dies zu empfangen,**

**ein Unterschlupf aus dunkelstem Verlangen
 mit einem Zugang, dessen Pfosten beben, –
 da schufst du ihnen Tempel im Gehör.**

Rainer Maria Rilke, Sonette an Orpheus, Sonett 1

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Möglichkeit 13

Vervollständige das untenstehende Gedichtfragment. Auf jedem Strich ist ein Wort zu schreiben.

Erd-Inneres _____ wohin
 du _____ Erdoberfläche,
 zu _____ Bäche,
 die _____ Gerinn

 der _____ die
 sich _____ drängt
 und _____ sie
 aus _____ überhängt

 und _____ dir
 sich _____ Gestühle,
 erkennst _____ Gefühle:
 o _____ Stier –:

 Da _____ Endung
 windiges _____ hier
 die _____ Blendung,
 und _____ Verwendung,

 und _____ Patenier,
 gleichzeitige _____ Stunde,
 durch _____ Hunde,
 dem _____ Spur,

 den _____ nur
 verbergen _____ Hintergrunde
 beruhigt _____ Natur.

Erd-Inneres, egal wann, egal wohin.
 Du bringst mich an die Erdoberfläche.
 Zu Türmen, zu Tieren, zu Menschen und zu Bächen.
 Diese aber sind kein Gerinn.

Der soll so sein, dass die
 sich freuen und sich der Mensch drängt;
 und in einem Turm daneben die Prinzessin,
 aus dem Fenster ihr Haar überhängt.

Und der Prinz am Haar klettert hinauf und stellt ihr
 sich, er fragt sie und schenkt Gestühle:
 Erkennst du seine grossen Gefühle?
 O grosser schöner Prinz, schenk mir doch lieber einen Stier!

Die Gefühle für die Prinzessin haben keine Endung.
 Windiges, heftiges Gestürm ist hier
 die Hoffnung, da die Blendung.
 Und dass du meine Gefühle beherrscht: Hier ist Verwendung.

Und auch mein Freund Joachim Patenier,
 gleichzeitige Gefühle in dieser Stunde,
 durch seine Pinselstriche erweckt er zum Leben die Hunde,
 dem Geheimnis der Gefühle ist er auf der Spur,

den Gefühlen zur Liebe. Nur
 verbergen den Schmerz, verdrängt in den Hintergrund
 beruhigt meine Seele die Mutter Natur.

Maxime

Erd-Inneres, Kern der Erde wohin
Du führest unsere erbärmliche Erdoberfläche
Zu den Vulkanen?, oder den Sümpfen?, oder doch Bäche?
Die fließen wie das unsere Gerinn

Der blubbernde Vulkan mit Lava, die
Sich durch die dichte Erde drängt
Und die ganze Insel versteinert und zerstört sie
Aus Wut zur grossen Angst überhängt

und sich die Königin der Natur bei dir
sich aufbaut auf dem wertvollen Gestühle
Erkennst du die wahren, schmerzhaften Gefühle:
O wie sich anfühlen, wie Schläge des Stiers –:

Da es geht um die kleine wunderbare Endung,
windiges Dröhnen der Fluggefährte da und hier
die fasziniert beobachten die grosse Blendung
und mit Motivation suchten eine Lösung zur Verwendung,

und blind geleitet von Joachim Patenier,
gleichzeitige Wahrheit in der Stunde
durch die starke Magie seiner Hunde
dem mysteriösen Geheimnis stets auf der Spur,

denn die Kleinen sich nur
verbergen hinter den Grossen mit Hintergrunde
beruhigt durch die Wunder der Natur.

Benicchio

[Original]

**Erd-Inneres. Als wäre dort, wohin
du blindlings steigst, erst Erdoberfläche,
zu der du steigst im schrägen Bett der Bäche,
die langsam aus dem suchenden Gerinn**

**der Dunkelheit entsprungen sind, durch die
sich dein Gesicht, wie auferstehend, drängt
und die du plötzlich siehst, als fiele sie
aus diesem Abgrund, der dich überhängt**

**und den du, wie es riesig über dir
sich umstürzt in dem dämmernden Gestühle,
erkennst, erschreckt und fürchtend, im Gefühle:
o wenn er steigt, behangen wie ein Stier –:**

**Da aber nimmst dich aus der engen Endung
windiges Licht. Fast fliegend siehst du hier
die Himmel wieder, Blendung über Blendung,
und dort die Tiefen, wach und voll Verwendung,**

**und kleine Tage wie bei Patenier,
gleichzeitige, mit Stunde neben Stunde,
durch die Brücken springen wie die Hunde,
dem hellen Wege immer auf der Spur,**

**den unbeholfne Häuser manchmal nur
verbergen, bis er ganz im Hintergrunde
beruhigt geht durch Buschwerk und Natur.**

Rainer Maria Rilke, Der Turm, Tour St.-Nicolas, Furnes

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Möglichkeit 6

Stell dir vor, du lebst in einem Turm: Wie würde das Innere des Turms aussehen? Beginne den Text mit: Würde ich in einem Turm leben, ...

La tour bilingue

[*Florence*] Si je vivais dans une tour, alors elle serait construite en pierres. La tour serait aussi ronde. La tour serait assez grande et elle aurait beaucoup de fenêtres. Dans la tour il y aurait plusieurs couleurs différentes. Il y aurait plein de chambres. Dans toutes les chambres il y aurait des fenêtres.

[*Verena*] Würde ich in einem Turm leben, so würde er mit vielen Zeichnungen übersät sein. Märchen, Legenden, Natur und Schicksalsgeschichten der Familie. Ein Himmelbett wäre auch nicht schlecht. Weich und kuschelig warm. An der Wand würde ein grosser Schrank aus Ebenholz stehen. Verziert mit kleinen Schnitzereien und verschiedenen Mustern. In den Gängen würden überall Fackeln hängen und den Weg zeigen. Auf dem kalten Boden wäre ein weicher Teppich. Durch kleine Fenster dringt Sonnenlicht ein und verleiht den kühlen Wänden einen warmen Touch.

[*Estelle*] Si je vivais dans une tour je me sentirais abandonnée. Coupée du monde extérieur. Ou peut-être la tour pourrait se trouver à proximité d'une ville. Peut-être que la tour pourrait être très moderne. Si elle était moderne, elle aurait d'immenses fenêtres qui donneraient une vue splendide sur une ville. Le soir on verrait les lumières de la ville s'illuminer sous nos yeux. Ce serait un moment inoubliable.

[*Florence*] Dans ma chambre il y aurait un grand lit en bois avec un pupitre aussi en bois. La couverture et le coussin seraient bleus et les murs de la chambre aussi. Les autres chambres seraient toutes avec les

murs de différentes couleurs et le lit et le pupitre seraient en bois. La plus grande pièce de la tour serait le salon. Le salon serait très grand et plein de couleurs.

[*Verena*] Kleine Regenbogen flitzen über die Wand. Die Regenbogen entstehen durch kleine Kristalle. Eine Küche mit riesigem Ofen findet man im Erdgeschoss. Es ist sehr warm. Denn der Ofen heizt richtig fest ein. Die Küche ist jedoch nicht so wichtig für mich. Viel wichtiger ist, wo ich und meine Schwester uns aufhalten. In unserem Aufenthaltsaal gibt es viele Sachen. Laptops, Fernseher, Bücher, Malsachen, Tische, Stühle und und und. Zuoberst findet man aber den schönsten Saal. Den Tanzsaal.

[*Estelle*] La tour aurait un toit plat et serait grise. Elle aurait quarante-cinq étages. Chaque étage aurait un appartement différent. Si cette tour m'appartenait, je louerais tous les appartements. Comme ça je deviendrais riche et je ne devrais plus travailler. Mon quotidien serait de boire des cocktails, me prendre des bains et me balader en Ferrari ou en Porsche. Un chef de cuisine me cuisinerait tous mes repas. J'aurais un coach sportif privé. Pour faire bonne impression je verserais un peu d'argent à des associations qui protègent les animaux ou à des associations pour aider les enfants pauvres.

Estelle, Florence, Verena

Ein Brief

Sehr geehrter Herr Rilke,

Ich habe auf meinem Schreibtisch ein Foto von Ihnen, das mir meine Grossmutter gegeben hat, da sie alte Fotos über alles liebt und auch alte Kleider. Sie hat schon eine grosse Sammlung an Bildern, die von Ihnen stammen. Sie findet Ihre Geschichten und Gedichte sehr interessant und bewundert Ihre Kunstwerke genauso wie ich. Sie sind ein sehr interessanter Mann, wie meine Grossmutter immer gesagt hat. Vor dem Einschlafen hat sie mir viele Nachtgeschichten von Ihnen erzählt. Das macht sie heute noch. Und ich liebe Ihre Geschichten noch genauso sehr wie früher.

Gerne möchte ich Sie kennenlernen, um zu wissen, wie Sie Ihre wunderschönen Geschichten und Gedichte schreiben und woher Ihre Inspiration herkommt. Wenn ich später Kinder habe, werde ich meinen Kindern genauso viel erzählen, wie es mir meine Grossmutter immer getan hat. Meine Kinder wären sicher auch so begeistert wie ich, denn was Sie schaffen, sind wirkliche Meisterwerke.

Gerne möchte ich deshalb von Ihnen wissen:

1. Woher genau kommen Sie?
2. Was hat Ihnen am Wallis gefallen: Die Berge, z. B. das Matterhorn, das Zinalrothorn, der Corvetsch? Oder haben Ihnen der Pfynwald

gefallen, die Varneralpe, der Aletschgletscher, die Skipisten von Nax, die Reben oberhalb Salgesch?

3. Haben Sie viele Fondues, Raclettes, Trockenfleisch und Cornichons gegessen?

4. Herr Rilke: Gibt es von Ihnen ein Cornichongedicht?

5. Herr Rilke: Sie haben ja einen Schnauz. Seit wann lassen Sie sich denn einen Schnauz wachsen? Wie pflegt man einen solchen? Muss man ihn täglich bürsten? Muss man Gel benutzen? Oder muss man mit dem Schnauz zum Coiffeur gehen? Etwa zu *Newstyle* oder zum *Metropol* oder zum schönen Guido an der Avenue de la Migros?

6. Wieso sehen Sie immer so ernst aus? Wurden Sie von der Sonne geblendet? Ist Ihnen etwas Schlimmes passiert? Ist Ihre Lieblingskatze gestorben? Haben Sie unter uns einen Feind erkannt? Haben Sie sich die Krawatte zu eng gebunden? Sind Sie zu lange einsam gewesen? Fehlt Ihnen Ihre Familie? Haben Sie Ihre Familie im Traum wiedergesehen, nachdem Ihnen etwas Schlimmes wiederfahren ist: Ein Autounfall, eine schlimme Krankheit, gefallen im Krieg, verhungert, ertrunken in der Donau?

Um die Beantwortung dieser Fragen, wäre ich Ihnen sehr dankbar. Mit freundlichen Grüßen

Valérie und Emma

La Tour de Säläsch

Il était une fois un village nommé Säläsch. Dans une des tours de Säläsch habitait un mec très chelou nommé Gabriel. Gabriel n'avait pas de cheveux, mais une barbe aussi longue que sa tour. Il avait cent septante-cinq ans mais on aurait dit qu'il en avait trente-cinq. Il avait un chien nommé Junior. Junior avait un piercing à l'oreille gauche. C'était le chien le plus mignon du monde. Gabriel était très grand. Il mesurait trois mètres cinquante. Gabriel avait aussi un chat qui s'appelait Alain. Il avait un grand tatouage rock'n'roll sur son dos. Alain avait quatorze mille ans, il était vieux, mais très bon à la chasse.

Moi, je m'appelle Jean. J'ai nonante-huit ans et je joue encore au foot à mon âge. Sur le chemin de l'école, je passe toujours devant une tour très bizarre. Elle a un toit penché et une porte géante. La maison a le toit orange et les murs bleus. J'ai un peu peur d'aller trop près de la tour parce que j'ai peur que le monsieur me gronde. Moi, je n'ai qu'une maman. Mon papa, je ne l'ai jamais connu.

Une semaine plus tard, je suis allé sonner à la tour. Un chien est venu m'ouvrir la porte. Il m'a dit: «Tu ne peux pas voir Monsieur Gabriel. Parce qu'il n'aime pas les autres gens.» Tout à coup, on a entendu des pas. C'était Monsieur Gabriel. Il m'a dit: «Bonjour mon garçon. Comment tu t'appelles?» J'ai répondu: «Je m'appelle Leo». Gabriel a alors pensé qu'il avait un enfant qui s'appelait Leo, mais après la naissance de son fils, il était parti. Ensuite, je suis parti.

A la maison, j'ai demandé à maman comment s'appelait papa. Elle a répondu «Gabriel».

Le lendemain je suis retourné chez Gabriel. Je lui ai demandé son nom de famille. Il s'appelait Gordy. Je suis revenu à la maison et j'ai

demandé à maman si elle connaissait un Gordy. Elle a dit oui. «C'est le même nom de famille que ton père.» «Maman, je dois te dire quelque chose. Je sais qui est mon père et je sais où il est.»

Maman est venue avec moi voir Gabriel Gordy. On a sonné et on est entrés. J'ai vu maman courir vers Gabriel et elle a sauté dans ses bras.

Trois jours après, on s'est retrouvés à la maison tous les trois. Non, tous les cinq. Avec le chien et le chat.

Un an plus tard, le chat et le chien ont formé un groupe de rock'n'roll. Ils ont fait un concert et la pancarte ressemblait à ça:

LUNDI SOIR À 21H30 À LA SALLE POLYVALANTE DE GENÈVE LE CONCERT CANIN OÙ IL Y A DE VRAIS CHIENS ET CHATS QUI CHANTENT. N'OUBLIEZ PAS DE VENIR. L'ENTRÉE COÛTE 10 FRANCS.

Maintenant, on utilise la tour de mon papa pour des soupers, ou quand on a des gens qui viennent dormir, ou quand j'ai des copains qui viennent jouer à la console de jeux.

Trois mille quatre cents ans plus tard, on s'est fait attaquer par un tsunami venu de nulle part. Et toute la ville est morte, sauf le chien et le chat de la famille Gordy, parce qu'ils arrivent à respirer sous l'eau. La ville s'est ainsi transformée en un aquarium pour chats et chiens qui respirent sous l'eau. Tous les gens de la planète sont morts, et les animaux vivent sur la terre.

Owen

Salggesch

>>

Orientierungsschule Salgesch/Salquenen
Klasse 7 H

Eingeladener Autor: Rolf Hermann
Februar 2016

>>
Kollegium Spiritus Sanctus, Brig/Brigue
Klasse 1 B
Deutschlehrer: Thomas Gamma
Eingeladener Autor: Richard Reich
April 2016



The Tower Games

The tower game was a game played by the sea gods. Three candidates were distributed on three separate wild islands on which figured a tower. The tower would offer protection and a passage way back to normality for the candidates however to attain the tower the contestants had to go through stages which demanded a high level of physical capacity which needed to be trained for, although the game was physically demanding, it was a game challenging one's mental.

The rules of the game were simple, the candidates had to attain the tower in a delay of two years for every two years, the island would sink and reappear in a different location. However the candidates did not know the rules or the fate they would succumb to if they were to ignorantly simply exist and did not find the tower.

The players memories were erased starting from the day they were put on the island. They had no clue about their past and they were programmed to not question their existence other wise it would complicate the game. The one thing the players had to do was go an extra step without a precise reason. Motivate themselves to seek something extra and get to the tower by the drive of curiosity and thirst for adventure. The games use was to filter. Filter people to see if they were ready to fight to find self completion and reason.

If their seek and motivation for life was passive or if they possessed a thirst for reason.

Humans had no real use now that their population was so big there was no need for reproduction for the survival of their species and they lived for leisure and had become lazy.

They had invented an economy and made a system based on money and tried giving a use through jobs but since a few dozens of years humans had overpopulated their own system and there were not nearly enough jobs or uses for each of them. They had out smarted their own use system with technology. The few upper class smarter people led and manipulated the less educated of their species like puppets. Thus making the lower class into a bunch of useless consumerist robots. This had worked for some time until one day it all broke down for nature had took over. Life is not fair but in the eyes of nature everyone is treated equally for we all share one thing in common and that is the earth. The under water gods helpers of nature had there for created a filter called the tower game.

Lilac was one of the three candidates. She was destined to the island next to Mallorca. Lilac would sometimes wonder about her past but she would not ponder on the topic for too long for she felt as though something big awaited her, something that no past curiosity could satisfy something was going to happen something which would change her life forever. What she felt was an indescribable emotion.

But for now she contented herself by living her routine on her island. She instinctively searched for a routine for the first few months after her arrival.

Though soon enough the drill of the search for food, water and shelter was over. She had found a spring of water and fruit and berry trees, discovered a nest of eatable insects and had weaved herself a hammock with the soft elongated leaves of a tree. However she had

quickly gotten bored of sleeping eating and drinking. She had soon set off to discover her mysterious island little did she know what awaited her but she was soon to find out.

During the first year Lilac mostly walked. She walked around though many different passages coming across interesting animals and plants. This was all new to her and as she had not much to compare the species with she adopted these as normal. One day she had came a cross a group of three friendly animals. What we would compare to a cross between a fox and a horse, she had named them colossos and had kept them as partners to help her carry the goods she had found along the way.

It was the second year which had made her stay on the island difficult. She had climbed the highest peak on the island and had spotted from far away an unusual colour which did not blend into the rest of the forests. She had then wanted to find out what it was and since that day had set herself the goal to achieve the unusual patch of colour. It was since that day that her walks had become challenging. Every step closer she took something got in her way. Wild animals, high trees to climb and twin passages would complicate her journey to the unusual coloured place. The closer she got the harder it was to pass the different thorn gardens and dangerous species. As one day she had camped on a high tree and got up early to dodge the grumpy morning tree snakes and continue her walk with her faithful colossos, she wondered for the millionth time if there were also other species like her. Most of the living creatures she had seen so far come by pairs of two or three

or sometimes depending on how small they were there were up to thousands of similar creatures. However not once had she come across anything resembling herself. Her drive to get to the coloured patch was now stronger than ever, the magnetisation to the place felt close by.

One day as she exhaustedly stumbled a few steps forward she bumped into a cold hard texture. Alerted she lifted her tired eyes to look around her. Astonished she took in the scenery. She had made it. She had reached her goal. She wanted to jump of joy as energy overflowed her body. Quickly eying

her surroundings she realised that her colossions were no longer by her side but it didn't even matter to her. They could be anywhere they wanted to but the feeling of completion she felt being so close to this tower was more important for the search of her wild companions. She had made it to this tower and all she wanted to do was get inside. She soon enough found the door and entered the black space.

From that moment on Lilac slipped into the tunnel leading to the human world, the tunnel leading to what we call normality the tunnel of life. The free soul would then va-

gabond until it inhabited a creature and forgot all about the filter. Ready to start a new life. However the sea gods would not forget about the soul for it had earned it's right to exist, to live.

Emily

Der Turm I

Es ist kalt. Ich setze mich auf. Meine Augen sind noch ziemlich trübe, ich kann ein orange-gelbes Zackenmuster erkennen. Ich beginne allmählich scharf zu sehen, die Zacken verwandeln sich in Berge, beschienen von der langsam untergehenden Abendsonne. Wo bin ich? Diese Frage schwirrt in meinem Kopf herum wie ein Mini-Orkan. Ich versuche aufzustehen, scheitere aber kläglich und falle zurück in den Staub. Ich höre hinter mir ein leises Knacken. Was war das? habe ich es mir nur eingebildet? Ich drehe mich auf den Bauch, damit ich hinter mich blicken kann. Ich sehe einen Mann... oh... doch nicht, er ist verschwunden. Habe ihn mir nur eingebildet. Anstelle des Mannes ist dort ein alter, knorriger Baum, der sich über mich beugt wie eine alte Frau. Langsam kann ich aufstehen. Meine Beine fühlen sich an wie Zahnstocher, die Knie wie Bierdeckel – aber immerhin: Ich kann stehen. Ich taumele zum Baum hin und muss mich daran festhalten, um nicht umzufallen. Hinter dem Baum schlängelt sich ein Weg hinauf zu einem Hügel. Hinter einem Felsen kann ich einen alten Leuchtturm erkennen. Er muss früher sehr prächtig gewesen sein, aber die Gezeiten haben die Farben verblasen lassen und der Putz dahinter beginnt schon zu bröckeln. Als ich den Turm erreiche, stemme ich mich gegen das Tor, ich merke jedoch, dass ich zu stark dagegen gestossen habe, da das ganze Tor gleich in den Turm hineinfällt und ich, noch immer instabil, hinterher. Die Sonne ist mittlerweile komplett verschwunden. Es wird rasch dunkler. Ich rappele mich auf und betrete den Turm. Eine kahle Wendeltreppe führt nach oben. Ich krieche sie vorsichtig hinauf. Wäre ich gestürzt, so hätte es ein schlimmes Ende genommen. Nach einigem Klettern erreiche ich ein Zimmer, das von einem luxuriösen Kronleuchter erleuchtet ist. Aber er besitzt keine Kerzen; dort, wo sie hätten sein sollen, schwebt nur eine Lichtquelle über der Halterung. Ich erblicke ein Pult unmittelbar unter dem Kronleuchter. Darauf liegt eine Steintafel mit der Inschrift: "Der Ritter im schwarzen Kleid reitet tapfer durch Stein und Weid, finde ihn, so finde mich, du grosser Jäger, doch sei gewarnt, wenn die Sonne geht auf, bevor du mich gefunden hast, siehst du

ewig die Gräber."

Ich steige weiter die Treppen hinauf. Oben angekommen habe ich einen atemberaubenden Ausblick auf das nur noch schwach beschienene Tal. Ich erblicke eine dunkle, mit Umhang umhüllte Gestalt auf einem Pferd. Plötzlich höre ich ein Geräusch hinter mir. Schnell drehe ich mich um und starre in die Fratze eines Skelettes. Es springt mir ins Gesicht. Seine Augenhöhlen sind leer und vollkommen schwarz. Hinter dem Dunkel bewegt sich etwas! Insekten! Mir wird übel. Das Skelett fliegt durch mich hindurch. Die Übelkeit wird schlimmer, mein Sichtfeld färbt sich von aussen her violett. Das Violett vergiftet meine Sicht, wie Öl, das auf Wasser schwimmt. Ich merke, dass ich allmählich das Bewusstsein verliere, und sinke auf der Plattform zusammen. Das Letzte, was ich spüre, ist das kalte Metallgeländer, das sich gegen meinen Rücken drückt.

Als ich aufwache, ist es tiefe Nacht. Ich rappele mich langsam auf und gehe schwankend und zitternd die Treppen hinunter, zurück in den Turm. Dort hat sich alles verändert; der protzige Kronleuchter ist verschwunden wie auch das Pult und die Steintafel darunter. An ihrer Stelle stehen dort nun Kerzen und ein Teppich, auf dem ein Pentagramm zu erkennen ist. Ich greife mir eine der Fackeln und gehe damit nach unten. Ich mache mich auf die Suche nach dem Ritter im schwarzen Kleid, wer oder was auch immer er sein mag...

Ich habe keine Ahnung, wonach oder wo ich suchen soll. Etwas fällt mir auf die Schulter, klein und kalt. Es wandert von meiner Schulter zum meinem Nacken, läuft dort hinunter: ein Regentropfen. Gänsehaut. Im nächsten Moment giesst es wie aus Kübeln. Meine Fackel geht aus und ich renne schutzsuchend unter einen Felsvorsprung. Ein Blitz nach dem anderen zuckt über den Himmel, gefolgt von lautem Donnern. Urplötzlich ist der Spuck so schnell, wie er gekommen ist, auch wieder vorbei. Meine Fackel aber ist Schrott. Ich behalte sie trotzdem. Obwohl ich mich nur etwa zehn Sekunden im Regen befunden habe, fühle ich mich wie ein Schwamm, der sich schon seit 20 Jahren auf dem Meeresgrund befunden hat. Ich gehe

also, völlig durchnässt, weiter. Auf einmal vernehme ich das Wiehern eines Pferdes aus der Ferne. Es klingt nicht normal, nicht so voll wie das eines normalen Pferdes, irgendwie klapprig. Das Wiehern kommt immer näher, wie eine Dampflokomotive. Und dann steht es plötzlich vor mir, aus seinen Flanken dringt schwarzer Rauch. Da steht auch der schwarze Ritter mit einem gigantischen Morgenstern neben mir. Er holt zum Schlag aus, zum Glück bin ich geistesgegenwärtig genug, um es zu bemerken, und kann dem Hieb ausweichen, der mir mit Sicherheit den Schädel gespalten hätte.

Ich renne um mein Leben, ich höre hinter mir die Hufe des klappernden Pferdes, auf seinem Rücken der Ritter. Er wird mich bald

eingeholt haben, mein Herz pocht, wie das eines aufgescheuchten Wellensittichs in einem Käfig. Ich höre, wie er erneut ausholt. Ich vernehme das Zischen von Luft, die dem Morgenstern Platz macht. Und dann... trifft mich etwas mit der Wucht eines Presslufthammers in die Seite. Ich höre das Knacken meiner brechenden Rippen.

Ich schnelle hoch, liege wieder dort, wo alles begonnen hat. Ich sehe die Ruinen eines Turmes in der Ferne.

Es ist kalt.

Luzian Aufdenblatten

Der Turm II

Dieser eine Turm. Seit Jahren steht er hier an diesem Ort. Im Grün des Waldes. Unbewohnt, zerbrechlich und alt sieht er aus. Eigentlich ganz genau so, wie man sich einen Turm vorstellt. Steht da harmlos vor dem Teich, halb in Sand und Matsch. Niemand beachtet ihn, als ob er unsichtbar wäre. Der graue, hohe, steinerne Turm spiegelt sich im Wasser. Die alte Holztür ist eingeschlagen, die Öffnung wurde mit Brettern zugenagelt. Kräuter, wilde Pflanzen und Kröten sind seine einzige Gesellschaft. Doch dieser harmlose Turm geht mir einfach nicht aus dem Kopf. Dieser eine Turm im Pfywald.

Vielleicht denke ich immer an ihn, weil er mit seiner Höhe so prachtvoll aussieht, auch wenn er von Löchern übersät ist und die Zinnen des Turmes langsam zerfallen. Daneben steht ein Stein, auf dem ich immer gerne gesessen bin. Von diesem Stein aus habe ich immer hoch zum Turm gesehen.

Tausende von Geschichten sind mir dann in den Sinn gekommen: Ritter, Prinzessinnen sogar Räuber. Doch im Moment, in dem ich eine Geschichte über einen Turm schreiben soll, fällt mir nichts ein. Nichts ausser dieser eine, alte Turm im Pfywald.

Ich könnte vielleicht etwas über eine Prinzessin schreiben, wie dieser Klassiker mit dem langhaarigen Mädchen – nein, zu bekannt. Er sieht aus, als hätte er etwas zu erzählen, seine eigene Geschichte. Eine Geschichte, die niemand kennt, die ich herausfinden soll. Wer weiss, was so ein Turm alles erlebt hat. Vielleicht kamen mal Ritter in seiner Geschichte vor – nein, da passt ja knapp eine Person hinein und eine mit einer Rüstung schon gar nicht.

Wie sieht es wohl da drinnen aus? Vielleicht steht da eine im Kreis verlaufende Treppe, die nach oben führt? Oder es hat gar keine Treppe.

Von aussen kenne ich den ganzen Turm, alle seine Merkmale. Doch der innere Teil ist

unbekannt. Ein unbekannter Teil, den man noch erobern kann. So wie eine weisse Tafel, auf der man seiner Imagination freien Lauf lassen, aber immer wieder auswischen kann, um alles neu zu erfinden. Schlussendlich kehrt man zurück zur Wirklichkeit, und es ist alles anders, als man sich das vorgestellt hat. Alte Holztreppen stehen da und führen nur bis zur Mitte des Turmes. Was ist wohl mit den weiteren Treppen passiert? Waren sie zu alt und sind zerfallen oder gab es sie nie? Schon wieder eine offene Frage.

Sonst gibt es nichts, nichts als eine blaue PET-Flasche auf dem Boden.

Enttäuscht? Hättet Ihr etwas Spannenderes erwartet? Vielleicht ist eben das Spannende an diesem Turm, dass es nur ein Turm ist.

Nina Zufferey

11.9.

(Leer!)

La Tour I

Il était une fois une petite princesse qui avait une vie paisible. Elle était la fille du gouverneur du Valais et elle vivait dans un grand château à Sierre. Tout se passait bien dans le royaume de son père. Mais un jour une horde de Dothrakis (un peuple sauvage vivant dans le Sud) est venue assiéger le château et la ville. Le roi a réussi à repousser l'attaque. Mais les Dothrakis survivants ont réussi à kidnapper la princesse qui jouait dans les jardins du château. Ils l'ont amenée dans le Sud et ils l'ont enfermée dans une énorme tour. Le roi a payé la rançon qu'ils exigeaient mais il n'a pas revu sa fille. Les Dothrakis auraient bien rendu la fille mais avant que la rançon ne soit versée ils avaient déjà abandonné la place où il y avait la tour car on entendait des hurlements effroyables à des kilomètres à la ronde depuis l'arrivée de la princesse. Elle avait dû réveiller une énorme créature avec les cris aigus qu'elle poussait. Personne n'osait approcher la tour sauf une personne, le prince, le grand frère de la princesse, le soldat le plus puissant de toute la Suisse. Il partit dans le Sud tout seul car il ne voulait pas mettre d'autres vies en danger. Une fois dans la tour il vit un énorme dragon rouge qui faisait environ dix mètres de haut. Le dragon commençait à cracher du feu mais heureusement le prince réussit à se protéger derrière une grosse pierre qui était tombée d'un mur de la tour. Il prit sa lance et il la lança sur la tête du dragon. Il parvint à lui

crever un œil. Le dragon n'arrivait plus à viser quand il crachait du feu. Il commençait à tout incendier dans la salle. On n'y voyait que du feu. Le prince prit son épée et monta sur une échelle qui était fixée au mur. Il sauta en bas et dans sa chute il trancha la tête du dragon. Il atterrit juste sur le ventre du dragon et il ne se blessa pas à l'atterrissage. Il monta au sommet de la tour et il délivra sa petite sœur. Il la ramena au château. Mais pendant le voyage ils se firent attaquer par un petit groupe de Dothrakis qui avaient appris que le prince et la princesse rôdaient dans le coin. Le prince réussit à les battre mais deux d'entre eux réussirent à s'échapper et ils prévinrent un groupe de Dothrakis qui n'était pas très loin. Les Dothrakis commencèrent à poursuivre le prince et sa sœur. Etant donné qu'ils étaient deux sur un cheval, ils se firent très vite rattraper. Au moment où les Dothrakis voulurent tuer le prince qui se débattait comme un animal sauvage, un petit dragon apparut. C'était un tout jeune dragon. C'était le bébé du dragon que le prince avait tué. Il commença à brûler tous les Dothrakis. Il n'avait pas l'air de vouloir du mal au prince et à sa sœur. Il les regarda sans rien faire et il s'envola. Ils rentrèrent sans accroc au château du roi et ils furent enfin en sécurité.

Thibault Michel

La Tour II

Une grande tour se dresse devant moi. Les arbres tout autour sont agités par le vent. Mais la tour ne bouge pas d'un poil. Cette image me rassure alors que je peine à avancer vers ce bâtiment réconfortant. J'avance à petits pas le plus près du sol possible. Le vent siffle dans mes oreilles et mon cœur palpète de peur. J'ai déjà failli être emportée par le vent plusieurs fois, mais je tiens bon. Mes pattes s'accrochent fortement au sol en dessous de moi. J'avance à la vitesse d'un escargot. Je suis frustrée de ne pas pouvoir aller plus vite et d'être si faible face au vent. Après tout, ce n'est que de l'air! Mais il arrive à me bloquer avec beaucoup de force. Je sens le froid qui s'insinue sous ma fourrure pour mordre ma peau. Je n'en peux plus de faire autant d'efforts pour au final n'avancer que quelques centimètres. Et cette tour qui me nargue devant mes yeux. Elle m'appelle, m'offrant un abri. Et en même temps elle se moque de moi, parce qu'elle, elle est forte. Le vent s'écrase contre ses murs, mais ça ne lui fait rien. Elle laisse le vent entrer et hurler à l'intérieur d'elle. Je suis en colère contre la tour. Cette colère me donne la force de continuer. Je fixe mes yeux sur la tour pour

me donner encore plus de courage. Et je me demande à quoi ça sert de lutter. Je pourrais juste me laisser emporter par le vent, ça ne doit pas être si désagréable. Je trouve ça tellement injuste qu'un être vivant comme moi doive lutter autant, alors qu'un amas de pierre comme cette fichue tour ne fait rien. C'est vrai qu'elle ne sert à rien. Mais j'en ai besoin maintenant. Je pense trop, il faut que je me concentre sur ce que je fais. Il ne faut pas que je risque de me faire emporter à cause d'un faux-pas. Je regarde par terre et intime à mes pattes l'ordre d'avancer. L'une après l'autre, elles bougent difficilement vers l'avant. Je tangué un peu, mais j'arrive à me stabiliser. Je répète le même processus encore et encore. Quelquefois je lève les yeux vers mon dernier espoir, pour m'assurer qu'il est bien là. Le temps passe tellement lentement et la tour n'a pas l'air de beaucoup se rapprocher. A bout de force, je fais une pause contre une pierre. J'essaie de réchauffer un minimum mes membres gelés. Je sens quelque chose de chaud sur ma peau. Je lève la tête. Le rayon de soleil qui a réussi à percer la masse de nuages arrive en plein sur moi et m'aveugle légèrement. C'est peut-être un signe que ce

rayon de soleil arrive précisément sur moi, un petit être insignifiant. Non, ça ne fait aucun sens que le soleil se batte contre les nuages pour m'aider dans ma bataille contre le vent. Je prends ça comme un coup de chance et me remets en marche. Le vent fait pleurer mes yeux, mais je m'en fous. Il peut bien vider mes yeux de tout liquide, j'arriverai à atteindre cette tour. J'avance plus acharnée que jamais. Des insectes affolés volent quelquefois autour de moi. Rien ne pourrait me faire abandonner. Avec le soleil derrière moi, je suis sûre d'y arriver. A présent, je suis seulement à deux pas de la tour. Le vent faiblit légèrement et j'en profite pour me précipiter dans la tour. Je suis tellement heureuse que dans ma tête je m'étais imaginée un accueil chaleureux avec peut-être d'autres souris qui me prêteraient un bout de leur fromage. Mais seul le froid des murs de pierre et les hurlements du vent m'attendaient. Je m'allonge fatiguée contre un mur. Je me mets en boule, ma queue enroulée autour de moi pour essayer de me réchauffer. Je ne devrais peut-être pas m'endormir, mais la fatigue prend le dessus. Je crois avoir remercié la tour avant que mon cerveau ne s'endorme et que je

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

parte au pays des rêves. On verra bien si je me réveille.

L'humidité du sol me réveille. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais en tout cas pas assez. Mes pattes sont engourdis et je les bouge pour mieux faire circuler le sang. Je regarde dehors en espérant que le soleil ait repris le dessus sur le mauvais temps. Malheureusement, ça n'a pas l'air d'être le cas. Des trombes d'eau tombent du ciel assombri par les nuages et la nuit qui s'installe doucement. Je reste un long moment à regarder dehors. Ce spectacle a quelque chose de fascinant et d'apaisant à la fois. Je me demande d'où vient toute cette eau et comment elle fait pour disparaître aussi vite dès qu'il arrête de pleuvoir. Il y a beaucoup de choses incompréhensibles dans la nature. Pour moi, c'est normal. Je n'ai jamais ressenti le besoin de tout comprendre. La seule chose importante est de rester en vie. Dans quel but, je me le demande. Une souris ne devrait pas se poser ce genre de questions. Le monde est tellement un mystère pour nous, mais généralement on ne s'en préoccupe pas trop. Je me demande quelle est l'utilité de la tour dans ce monde. Grande comme elle est, elle doit sûrement être très importante. Mais je ne devrais pas me préoccuper de ça, tant qu'elle est là pour me servir d'abri, tout va bien. Un craquement vient m'interrompre dans mes pensées. Je tourne rapidement ma tête dans la direction du bruit et recule dans l'ombre pour me cacher. Ça pourrait être n'importe quoi mais je préfère prendre mes précautions. Je ne connais pas cet endroit. Il pourrait très bien y avoir des serpents qui traînent dans le coin. Encore un craquement, je me recroqueville encore

plus sur moi-même. Les bruits s'approchent de plus en plus. Je regarde, apeurée, l'entrée de la tour. Ce qui fait son apparition par la suite est très étrange: une sorte de monstre de dix fois ma taille et couvert de fourrure. Il a deux yeux noirs sur les côtés qui brillent légèrement et un museau qui bouge frénétiquement de haut en bas. Sa tête est petite comparée à son corps. Ses oreilles ont l'air d'être suspendues à des fils. Elles se dressent sur sa tête, hautes comme des arbres. Je n'ai jamais vu pareil monstre. J'espère ne pas être pour lui une chose qu'il appellerait nourriture. Je deviens encore plus perplexe lorsque je le vois s'avancer vers moi. Sa façon de se déplacer est très étrange. Il se propulse vers l'avant avec ses pattes de derrière. Il saute pour avancer. Je trouve ça ridicule, il ne sait donc pas marcher? Il continue son avancée dans la tour. Je ne crois pas qu'il m'ait remarquée. Je reste tout de même immobile dans mon coin. Il fait le tour de la tour, allant du mur au centre, tournant en rond. Je ne sais pas ce qu'il lui prend. Je prie juste pour qu'il ne vienne pas ou je me cache. Je prends peur alors qu'il avance vers moi. Mais il se détourne de sa trajectoire. Je respire à nouveau. Je ferme les yeux pour essayer de calmer les battements de mon cœur qui s'affolait. Soudain je sens un léger vent sur mon visage, comme un souffle. Cette chose, ce monstre, il se trouve juste devant moi. Il m'a vue, aucun doute là-dessus à présent. Ses moustaches me chatouillent, mais je n'ose pas faire un geste. Ça ne dure que quelques secondes. Mais, même quand je ne sens plus sa présence près de moi, je n'ouvre pas les yeux. Mon cœur va s'arracher de ma poitrine

tellement il bat fort. Je suis sûre que c'est possible. Il faut absolument que je me calme. J'essaie de penser à quelque chose d'heureux, de calme. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs. La première chose qui me vient en tête est la pluie, qui s'écrase en milliers de gouttelettes sur la terre pour la nourrir. J'ouvre courageusement les yeux et balaie les environs du regard pour localiser l'étrange créature qui m'a épargnée. Elle gît de tout son long contre le mur à l'opposé de celui où je me trouve. Il tourne sa tête vers moi lorsque je me déplace. Il repose bien vite sa tête paresseusement par terre. Je n'ai pas l'air de le préoccuper plus que ça.

Je finis par ne plus penser au monstre près de moi. Je regarde longtemps dehors, attendant patiemment que la pluie s'arrête. Seule la lumière de la lune me permet de distinguer l'eau qui tombe du ciel. La lune me rassure, comme la tour elle est importante et belle. Je me demande où je pourrais bien aller ensuite. Je n'ai pas vraiment de maison, je n'ai toujours fait que m'arrêter par-ci par-là pour me reposer ou manger. J'hésite entre continuer ou rester ici, dans cette tour. Je pourrais considérer l'idée si le monstre part, je ne me sentirais pas à l'aise en sachant qu'un potentiel mangeur de moi se trouve tout près. Quelques secondes plus tard, comme si la créature avait entendu mes pensées, elle se lève et part sans même me regarder. Je suis seule. Enfin, avec la tour. Et la lune. Oui c'est ça, juste moi, elle et la lune.

Aurore Salamin

Der eine Turm, die ewige Freundschaft

I

Flucht vor den Eltern

Nach einem schrecklichen Streit mit meinen Eltern floh ich mit meinem besten Freund an einen abgelegenen, türkis schimmernden See. Nun bin ich dort und will nie mehr zurück in die Stadt, wo es kalt und düster ist, Stress über Stress herrscht und meine Eltern leben. Ich heiße Samira und bin erst kürzlich 16 Jahre alt geworden. Mein bester Freund, Lucas, ist so etwas wie mein Seelenverwandter. Wir beide sind alleine an diesem magischen See. Hinter uns liegt ein dunkler, beängstigender Wald. Wir liegen uns in den Armen. Eigentlich so nahe – und doch traut sich keiner von uns, etwas zu sagen, und schon gar nicht, über meine Eltern zu sprechen.

II

Die Holzsuche

Als es zu dämmern beginnt, entfernen wir uns vom See in Richtung Wald, um Holz für ein Lagerfeuer zu sammeln. Es wird nämlich langsam ein wenig kühl. Dies spüre ich schon deutlich auf meiner Nasenspitze. Voller Angst betreten wir, einander fest an der Hand haltend, den Wald. Die Zeit vergeht so schnell, dass wir es kaum bemerken. Nach einigen Stunden schrecklicher Angst und enormer Kälte sehen wir ein rundes, hohes, finsternes Gebäude. Aus der Distanz können wir nicht erkennen, was das Gebäude genau darstellt. Obschon ich extrem müde Füße habe, bemerke ich, wie diese immer schneller werden, als würde das Gebäude sie anziehen. Ein kalter Schauer läuft mir den Rücken hinunter und einen kurzen Moment lang denke ich

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

an die Rückkehr zu meinen Eltern. Da reisst mich der warme Atem meines besten Freundes aus meinen absurden Gedanken. Ich spüre, wie er an den Händen zittert. Ob er Angst hat? Oder ob er friert? Ich weiss es nicht.

Plötzlich sehen wir, dass ein grelles Licht im Gebäude angeht. Ich schrecke zurück und stolpere panisch über einen Stein. "Scheisse!" – "Was mache ich hier bloss?" Wieder suchen mich dieselben Gedanken heim. Ich kann kaum mehr richtig gehen und bleibe auf einem Holzstamm, der mir als Sitzbank dient, zurück. Was wohl in diesem Gebäude vor sich geht? Lucas läuft auf das merkwürdige Gebäude zu. Und auf einmal verschwindet seine Gestalt in der Finsternis der Nacht.

III

Die Rückkehr vom magischen Turm

Schnelle, schwere Schritte lassen mich aufschrecken. Ich muss wohl eingeschlafen sein. Vor mir lodert ein warmes Feuer. Lucas trägt gerade neue Holzscheite heran. Mir wird ein schrecklicher Anblick geboten, als ich ihn entdecke. Vor mir steht Lucas mit etlichen Beulen und Schrammen, die sogar bei der Dunkelheit der Nacht erkennbar sind. Blut rinnt aus seinen Wunden. Doch tapfer, wie er ist, ignoriert er den Schmerz. Ich breche in Panik aus. Tausende Fragen schweifen durch meinen Kopf. Wer? Wo? Was? Wie? Warum? Nur langsam kann mich Lucas mit seiner leisen Stimme besänftigen.

Nachdem ich mich etwas beruhigt habe, beginnt Lucas zu erzählen: "Nachdem ich von dir gegangen war, erkannte ich plötzlich, dass das Gebäude, welches wir gesehen hatten, ein gemauerter Turm mit einigen runden Fenstern ist. Das Licht schien grell in meine Augen. Je näher ich dem Turm kam, desto mehr verschwand alles um mich und nur noch der Turm blieb. Es war extrem still und ich hörte nur noch meinen Atem. Doch plötzlich hörte ich Geräusche. Ich konnte es nicht definieren. Alles in mir zog sich zusammen, aber ich wollte weitergehen, 'für uns'. Es war die einzige Chance, hier draussen in den nächsten Tagen nicht zu erfrieren, denn mittlerweile wurde mir klar, dass wir selbst an einem Lagerfeuer erfrieren würden, wenn wir nicht bald einen sicheren Unterschlupf finden würden. Mutig klopfte ich an die Turmtür. Da trat eine dunkle, mittelgrosse Frau an die Tür heran. Ich erzählte ihr von meiner Sorge, dass ich einen Unterschlupf suchen würde. Wir redeten eine Weile und ich begann, mich bei ihr sicher zu fühlen. Auf einmal, ganz unerwartet, sprangen mehrere Katzen auf mich und die Frau in der Tür wendete sich von mir ab. In jenem Moment jagte ein Hund auf mich zu und sprang an meine Brust. Er kam mit solch einer Wucht auf mich zu, dass ich umfiel. Die Frau floh zurück in den Turm. Das erklärt all die Beulen und Schrammen an meinem Körper. Irgendwie müssen wir in diesem Turm unterkommen, denn, wie schon gesagt, mehrere Tage überleben wir hier draussen in dieser Kälte nicht. Uns läuft die Zeit davon und mir fällt leider momentan nichts ein, wie wir in den Turm gelangen könnten, ohne von den Tieren zerkratzt zu werden."

Als er fertig erzählt hat, bleibt es zwischen uns einen Moment lang still. Ich habe ihm mein Geheimnis bislang nicht anvertrauen können, da ich es mir nie verzeihen würde, es jemandem erzählt zu haben. Aber wenn ich es ihm nicht erzähle, lässt er bestimmt niemals zu, dass ich ihn begleite. Okay, andererseits wäre es einen Versuch wert, ihm wenigstens den Vorschlag zu machen. Zu verlieren haben wir schliesslich nichts. Nachdem ich ihm den Vorschlag gemacht habe,

bekomme ich die erwartete Antwort. Er will mir erklären, dass es viel zu gefährlich sei, ihn zu begleiten. Darauf beschliesst er, erneut alleine loszuziehen; diesmal will er aber gewappnet sein vor den wilden Tieren. In mir bricht Panik aus. Ich weiss genau, dass er es ohne mich nicht schaffen wird. Ich kann ihm jedoch unmöglich mein Geheimnis verraten, doch ohne das bin ich machtlos, und er lässt es nicht zu, dass ich ihn begleite. Nun bin ich in der Zwickmühle. Geheimnis verraten? Oder meinen besten Freund ausliefern? Ich muss mir dringend einen Plan ausdenken.

IV

Die Rettung am magischen Turm

Nachdem Lucas sich entfernt hat und ich über einen Plan nachgedacht habe, humple ich in die Richtung des magischen Turms. Mein Knöchel schmerzt immer noch von meinem Sturz. Ich schlängle mich durch den Wald, möglichst lautlos, Lucas soll mich nicht sehen. Ansonsten würde mein Plan auffliegen und Lucas würde in Lebensgefahr sein. Nun stehe ich nur noch wenige Meter vor dem magischen Turm. Ich sehe Lucas. Er geht mit unsicherem Gang auf den Turm zu. Ich kann nur zu gut erahnen, wie er sich gerade fühlt. Da! Er steht nun direkt vor der Turmtür. Von jetzt an muss ich gewappnet sein. Jeden Moment könnten die Tiere auftauchen. Ich beobachte Lucas, der gerade an die Tür klopft. Einige Sekunden später öffnet die Frau ihm die Tür. Sie sieht genau so aus, wie er sie beschrieben hat. Sobald die Frau der Tür den Rücken kehrt und wieder hinein geht, werden die Tiere auf Lucas springen und er wird machtlos sein. Das kann ich auf keinen Fall zulassen. Die beiden reden einige Zeit an der Tür. Ich schaue regungslos aus meinem Versteck aus zu und frage mich, über was sich die beiden wohl die ganze Zeit unterhalten.

Nach gefühlten Stunden kann ich beobachten, wie Lucas die Frau umarmt. Das ist der Moment, an dem er sich gleich von ihr entfernen wird. Ich humple los, so schnell wie meine Verletzung es zulässt, zum Eingang des Turms. Genau im richtigen Zeitpunkt erreiche ich den Eingang, denn die Frau dreht sich um und kehrt in den Turm zurück. Lucas steht der Schock ins Gesicht geschrieben. Er fragt sich bestimmt, was ich hier mache, denn das ist das erste Mal, dass ich gegen seinen Willen etwas getan habe. Gerade will er den Mund öffnen, um mir etwas zu sagen. Ich denke, er will mir sagen, dass ich sofort abhauen soll. Doch so weit kommt er gar nicht, denn genau in diesem Augenblick springen mehrere Katzen auf ihn. Ich kann gerade noch verhindern, dass nicht auch noch der Hund auf ihn springt. Ich kann den Hund beruhigen, sodass dieser umdreht und wegschneidet. Danach widme ich mich den Katzen, die sich auf Lucas befinden. Nach einigen gezielten, speziell ausgewählten Worten und Berührungen am Körper der Katzen wenden auch sie sich von Lucas ab.

V

Harte Probe

Gemeinsam laufen wir einige Schritte vom Turm weg und setzen uns ins Gras. Lucas steht ein grosses Fragezeichen ins Gesicht geschrieben, doch ich kann ihm seine Frage einfach nicht beantworten; ich müsste dazu mein Geheimnis preisgeben. Einige Male fragt mich Lucas: "Wie konntest du nur mit einigen Worten und Berührungen die Tiere

Sans titre

Un soir d'août, je me baladais avec mon chien dans la forêt. Elle était pleine de vie, les oiseaux chantaient, les animaux dansaient. Cette odeur fraîche qui chatouillait mon nez provenait d'une haute cascade d'eau qui dépassait le sommet des arbres. Le chemin rocailleux et rempli de bois que j'empruntai menait à celle-ci. Avec mon chien, on se posa dans l'herbe verte. Lui, il alla se baigner comme un toutou tout fou dans le bassin artificiel que les castors avaient construit. Moi, j'admirai le paysage, je regardai virevolter les papillons, j'admirai la nature s'endormir dans le soir tombant.

On passa un bon bout de temps à côté de cette cascade. Finalement, je décidai de prendre un chemin qui nous mena en haut de la cascade.

Il faisait nuit. Il fallait rentrer. Je n'avais pas pensé à prendre ma lampe de poche. Mon chien, un Bulldog bien rigolo, m'aida à rechercher le chemin emprunté. Je lui promis du jambon s'il retrouvait le chemin parce que... parce qu'il est tombé amoureux des tranches de jambon que j'avais préparées un jour pour un pique-nique, il m'avait tout volé! C'est d'ailleurs comme ça que je l'ai appelé: Jambon.

On ne retrouva pas le chemin. Il faisait bien trop noir et mon petit Jambon ne tenait plus sur ses pattes. Finalement je décidai de suivre le cours de la rivière. On ne s'était pas trop éloigné, on l'entendait encore à quelques dizaines de pas de cela. On remonta vers la source. Je dus commencer à porter mon chien parce que ça devenait trop dangereux pour lui et qu'il était aussi épuisé. J'étais à la recherche de la lumière. Il faisait trop sombre pour que je puisse anticiper les coups de griffes des branchages.

Je commençais à avoir froid. Le t-shirt violet et la jaquette grise ne me suffisaient plus. Il fallait que je campe. J'avais de la chance, je possédais un briquet. J'ai toujours eu l'habitude d'avoir un truc d'inutile avec moi, au cas où je m'ennuierais. Bref. J'avais déjà appris à allumer un feu. Je devais aller chercher des brindilles sur et au pied des arbres. Elles devaient être sèches, donc il fallait que je m'éloigne un peu de la rivière. Je préparai le foyer avec des pierres et j'embrasai de mon feu les brindilles. Le feu prit. Au fur et à mesure, je rajoutai des branches pour qu'il ne s'éteigne pas.

Le temps passa. Mon chien et moi n'avions rien à manger. On dut se contenter des fleurs sucrées et de l'ail des ours pour avoir l'impression d'avoir au moins mangé. Après avoir mangé l'ail des ours, j'avais la langue qui me piquait et un affreux goût d'herbe dans la bouche. Il fallait que je boive quelque chose à la rivière. Les braises scintillantes dans la nuit nous tenaient chaud. Malgré la belle nuit d'août, la brise commença à se lever. J'estimai la température à 15°C, ce qui était juste assez chaud pour tenir la nuit sous les étoiles sans geler. Le ciel était en grande partie dégagé mais les arbres cachaient malheureusement la vue. Je réfléchis encore un peu et m'endormis.

Jambon me tira par le col de mon t-shirt pour me réveiller. Je me levai en essayant de me tenir debout. La bise qui caressait nos oreilles quelques heures auparavant s'était transformée en tempête atroce. Les arbres tanguaient comme des navires perdus en pleine mer. Je ne tenais plus sur mes jambes, la tempête était trop forte. Une grosse branche se fracassa contre mon ventre, je fus propulsé contre un arbre. Une autre branche de grande taille heurta mon épaule. Gémissant sous le poids de ma douleur, je m'accrochai à un arbre. Je ne savais pas où se trouvait Jambon, s'il était en vie, s'il avait trouvé une cachette ou s'il était au paradis des chiens. Je me dis que je pourrais manger Jambon s'il était là-haut mais... Stop! Trêve de bavardage. Il fallait que je reste en vie d'abord, que je fasse gaffe aux éboulements de pierres s'il y en avait.

La tempête se calma. J'étais endolori de partout, mes oreilles sifflaient, je ne pouvais plus bouger mon bras droit, j'aurais pu vomir mes boyaux

tellement mon ventre me faisait mal. Je n'arrivais plus à me relever. J'étais en train d'haler, j'étais à la recherche d'air vu que la tempête m'avait empêché de respirer. Quand je retrouvai plus ou moins mes esprits, je regardai les alentours du mieux que je pus. Tout était en désordre, la rivière sortait de son lit. Malgré le noir, je percevais légèrement que la nature avait changé de forme. Je m'appuyai contre un arbre et j'essayai de reprendre mes forces, en vain. Tous les sentiments me prenaient, la joie, la tristesse, la peur comme la témérité. J'essayai de fermer les yeux mais je n'y arrivai pas. J'étais trop effrayé. Par la suite, je me calmai.

Je remarquai que le foyer n'avait pas bougé. Bizarre. Je le regardai en espérant y trouver une forme de vie, mais... qui y croirait? Pourtant le soleil tourne autour de la terre ou... le contraire, enfin, ch'sais pas, vous voyez c'que j'veux dire. Ce phénomène peut être expliqué physiquement, comme ce que je viens de voir sous mes yeux.

Je fixai le foyer et vis une braise. Miracle! L'impossible est possible de nos jours! Elle brillait, comme une étoile épuisée. Je ressentais sa douce chaleur me caresser les joues, même si ce n'était que peu. Elle brillait de plus en plus fort. Au début elle n'était que rouge, par la suite orange foncé et maintenant elle devenait rouge vif, jusqu'à éclater d'une couleur de feu, d'un orange crépusculaire. Cette flamme faisait un mètre de haut à peu près, elle prenait tout le foyer, elle éclairait tous les alentours. Tout à coup, elle se fit aspirer par la terre, comme une implosion. J'étais triste de la voir partir parce que sa présence m'était familière...

Une pierre commença à bouger, une autre aussi. Tiens? Encore une. On aurait dit que j'assistais à l'apprentissage du jeune magicien, vous savez, celui qui inonda salles et chambres pendant que son maître était absent. Sauf que ces cailloux se transformèrent en un amas de pierre, pour ensuite former un personnage de pierre. Il se leva et vint vers moi. J'attrapai peur, je sentais mes veines saillir sous ma peau. Qu'allait-il faire?! Face à moi, il ouvrit ses yeux. Ils brillaient de mille feux, d'une couleur orange semblable à celle d'avant. Je ressentis en moi une chaleur énorme malgré la frousse que j'avais. L'individu de caillasse regardait mon état. Il murmura et recula. Je sentis une goutte de transpiration toute glacée couler dans mon dos. La masse caillouteuse me murmura «Bouge pas», d'une voix rauque, il prit de l'élan avec son bras et me frappa d'un coup droit contre mon épaule! Un bruit suraigu sonna de ma bouche. Je regardai si mon bras était déchiqueté et je... tiens, je n'avais pas mal, au fait. Mon bras était entier, je pouvais le bouger librement sans avoir mal. Je regardai la statue mouvante qui s'approchait de moi, elle me prit les bras et me les attacha à une branche. Je devais faire un effort pour me tenir, mon ventre me faisait mal. De nouveau, il prit de l'élan et fonça contre moi comme un taureau enragé. Là, j'eus vraiment peur, parce que c'était du sérieux. J'avais l'impression d'être sur une montagne russe. J'avais la même sensation mais sauf que là je ne bougeais pas du tout. Le bonhomme de pierre – on aurait dit un nain qui partait en guerre – me défonça le ventre mais... il me passa à travers comme des épées, mais aussi, là, je ne ressentis que du vent, et je n'avais plus mal du tout.

Par contre, le personnage avait disparu; je me levai brusquement et regardai autour de moi. J'aperçus au loin un feu follet bleu d'une pureté extrême. Il s'approchait de moi. Plus il le faisait, plus il devenait orange. Il se transforma en ectoplasme vivant et se tint debout devant moi. Il commença à prendre la forme d'un corps. Je n'avais pas peur. Je ne faisais que de le contempler. Il était aussi grand que moi. Plus il prenait forme, plus on reconnaissait son visage. Il avait des cheveux longs. On commençait à apercevoir la silhouette d'un corps fin et une poitrine. Il s'agissait donc d'une fille. Elle portait des habits pas dommage, des baskets normales comme chaque ado, elle n'avait l'air n'y plus âgée, n'y plus jeune que moi.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Elle avait des yeux vert cristal et une chevelure blonde comme le blé des champs. Je n'avais pas peur, même si j'aurais dû. Je me sentais juste bien en sa présence. Elle prit la consistance de la chair humaine et prit vie.

Gentiment, elle leva ses yeux verts et fixa les miens. Je ressentis un immense effroi. Je crus qu'elle voulait finalement, vraiment ma mort. Je n'osais pas bouger. Pas un geste, rien. Je ne savais pas où je devais regarder, c'était gênant d'être regardé de cette façon. Je voulus tenter d'essuyer ma sueur sur le front. A peine levé le bras, elle m'attaqua en me l'attrapant. Elle avait une force terriblement puissante. Je ne pouvais rien faire. Elle me serra le poignet tellement fort que je ne pus plus du tout lui résister, j'étais... soumis... Cette douleur, c'était comme si votre bras était paralysé, qu'il était écrasé contre deux murs.

Malgré tout, je pris le peu de courage et de force que je possédais pour dire :

– Que veux-tu de moi? Je n'ai rien fait, je ne suis qu'un pauvre gueux!

Elle ne me dit rien. Mon visage était crispé. Je serrai les dents. Elle souleva mon menton. Je sentis son haleine se fracasser contre ma figure, elle me relâcha gentiment. Je me laissai tomber par terre comme un cadavre sans vie. Elle s'assit à côté de moi et me releva, de façon à ce qu'on soit assis l'un à côté de l'autre, moi m'appuyant contre elle. Nous écoutâmes la paisible rivière couler jusqu'au moment où elle brisa le silence.

– Excuse-moi. J'aurais dû me contrôler.

– Tu m'as soigné, j'avais bien plus mal avant.

– Oui, je sais, mais ce ne sont pas des façons quand même.

Le vent souffla à travers les arbres. On était les deux muets. Pour finir, je pris mon courage à deux mains et je continuai la conversation.

– Que fais-tu ici? Qui es-tu?

– Je n'en sais trop rien. Je sais juste qu'on est liés et que je dois t'amener au sommet d'une montagne.

– Ah bon? Laquelle?

– Celle qui est plus haute que tous les monts enneigés mais qui n'est que couverte de pierre. Je ne sais pas laquelle, c'est à toi de voir.

– Ouais... Je vois. Je vois laquelle c'est, mais je ne connais pas son nom.

Je continuai :

– Dis, tu t'appelles comment?

– Je ne sais pas, je t'ai dit... Je suis juste là, avec mon frère dans les bois, c'est tout.

– Ton frère?

– Oui, toi, voyons.

– Ah bon... D'accord...

J'étais un peu perturbé de ce qu'elle venait de dire. Je lui demandai si elle avait encore ses superpouvoirs de l'extrême. Elle rit. Je ris avec elle. Elle m'affirma qu'elle n'avait plus rien, qu'elle était bel et bien humaine. On décida de dormir. Je ne savais pas où était Jambon mais je n'avais plus la force d'aller le chercher, mon poignet me faisait encore mal.

Le lendemain, on se réveilla. Je ne voyais plus la fille à côté de moi. Le foyer du feu était de nouveau en ordre. Je retrouvai Jambon à la place de la fille. Par contre, les branches qui s'étaient écrasées contre moi le soir d'avant étaient toujours présentes. Je pris un peu de temps pour me réveiller. Par chance, il faisait beau et chaud, comme la journée précédente.

Numa Tagliabue

Brig

>>

Kollegium Spiritus Sanctus, Brig/Brigue

Klasse 1 H

Deutschlehrer: Thomas Gamma

Eingeladene Autorin: Christine Pfammatter

April 2016

Das Leben ist gut und licht
aber ich sitze im Unterricht
die Zeit vergeht nicht
doch ich habe noch Zuversicht,
denn das ist meine Pflicht,
das Schreiben dieses Gedichts.

Daniel G. Machado

Das Leben ist gut und licht
aber einfach ist es darum trotzdem nicht
denn jetzt muss ich schreiben dieses Gedicht
aber stören tut mich das nicht
denn nach dieser Stunde,
zocke ich eine Runde.

Kaisig Lucas

Das Leben ist gut und licht
beklag dich besser nicht!
Such dir gute Freunde jetzt
denn sonst bist du abgesetzt
Geniesse jeden Tag des Lebens
sonst ist alles vergebens.

Manuel Imboden

Das Leben ist gut und licht
es zeigt ein schönes Gesicht
deshalb Sorge dich nicht.

Das Leben überrascht
pass auf, dass du es erhascht
gehe neue Wege
und mache viele Flügelschläge.

Aparna Lakshmi

Das Leben ist gut und licht
Man sieht vieles aus neuer Sicht

Das Leben sollte Freude bereiten
Man muss neue Wege beschreiten

Das Leben zeigt neue Gassen
Man kann es fast nicht fassen.

Das Leben ist voller Licht.
Man verpasst es nicht.

Mara Kluser

Das Leben ist gut und licht
das stimmt leider nicht
Immer gibt es das Böse,
das weiss sogar die Coiffeuse,
denn es hat auch ein Ende
so beschreibe damit die Wände.

Luisa Tobler

**Das Leben ist gut und licht.
Das Leben hat goldene Gassen.
Fester wollen wirs fassen,
wir fürchten das Leben nicht.**

**Wir heben Stille und Sturm,
die bauen und bilden uns beide:
Dich – kleidet die Stille wie Seide,
mich – machen die Stürme zum Turm...**

Rainer Maria Rilke, Dir zur Feier, 1897/1898

le persil journal, numéros 119-120, août 2016

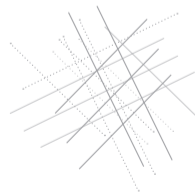
Réalisation: Alejandro Hagen et Daniel Maggetti

Animatrice et animateurs d'ateliers: Christine Pfammatter, Nicolas Couchepin, Rolf Hermann et Richard Reich

Mise en page: Daniel Vuataz

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 1879
Email: mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4



Association des Amis du journal le persil
Président: Giuseppe Merrone
Vice-président: Dominique Brand
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
Email: lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro double a été publié grâce au soutien

de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

ainsi que l'aide du Festival Rilke, à Sierre

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. Tirage: 1500 exemplaires